

## L'histoire savonnaire au prisme des modèles ouvriers

Afin de comprendre l'ambivalence du rapport des ouvriers au métier, j'ai eu principalement recours à l'histoire orale, à travers des récits de vie d'ouvriers et anciens ouvriers, et à partir de la question : « Comment devient-on ouvrier des savonneries ? ». Ce choix tient en partie à mon origine disciplinaire, qui m'a poussée plus naturellement vers le recueil de sources orales. Mais il provient aussi de la maigreur des sources écrites, quasiment inexistantes en dehors des quelques archives concernant le syndicat<sup>788</sup>. Ceci ne doit pas nous étonner : comme le rappelle Nadine Picaudou, les groupes « marginalisés à un titre ou à un autre, (...) qu'il s'agisse des migrants dans les Etats-Unis de l'entre-deux-guerres, de cultures régionales étouffées en France, des communautés ouvrières en déclin, des femmes ou des jeunes nations du tiers-monde<sup>789</sup> » ont laissé peu de traces écrites. Les témoignages et récits de vie sont donc pris, dans un premier temps, comme « matériaux alternatifs à l'archive absente ou inaccessible<sup>790</sup> ».

A partir de ces récits, ainsi que de mes longues plages d'observations dans les savonneries<sup>791</sup>, j'ai construit trois modèles d'entrée dans le métier qui constituent un fil conducteur pour ce chapitre. Le premier met en avant la transmission familiale, pour la plupart des anciens ouvriers qui ont plus de soixante-dix ans. Le deuxième conjugue contrainte économique et choix tactique, à une période de relative effervescence du travail ; il concerne les ouvriers âgés d'une cinquantaine d'années. Enfin, le troisième et dernier modèle rend compte d'un travail par défaut, pour les jeunes ouvriers (qui ont entre trente et quarante ans). A travers ces trajectoires, le critère générationnel est apparu comme une clé d'appréhension efficace pour saisir les transformations et récurrences dans le rapport des ouvriers à leur métier. Les trois modèles présentent une permanence : au fil du XX<sup>e</sup> siècle, dans le contexte de déclin général de l'industrie, le travail du savon a toujours été pratiqué par de nombreux ouvriers en alternance avec d'autres métiers (tailleur, boulanger, plus tard mécanicien ou électricien). Aujourd'hui aussi, la plupart des ouvriers des savonneries ont un deuxième travail (souvent chauffeurs de taxi) pour faire face à l'effondrement de leurs revenus. Certains étudiants et employés (par exemple instituteurs) pratiquent ce métier (souvent à l'emballage) comme travail « supplémentaire » (*shughul idâfi*).

---

<sup>788</sup> Beshara Doumani, qui a documenté la période d'avant 1920, note qu'il existe peu de sources écrites concernant les ouvriers des savonneries. Pour la période qui suit 1920, j'ai constaté le même manque.

<sup>789</sup> Picaudou, Nadine, 2006, « Introduction générale », in Picaudou, N., (dir.), *op. cit.*, p. 8.

<sup>790</sup> *Ibid.*

<sup>791</sup> Je reviens plus loin sur le rôle que je donne à la méthode de l'observation de longue durée.

Ces modèles ou idéaux-type générationnels connaissent, bien entendu, des variations. Si les réalités dont ils sont censés rendre compte se succèdent dans le temps, elles peuvent également coexister, la transformation d'un modèle à un autre ne se faisant pas de manière linéaire. Je crois néanmoins à leurs vertus heuristiques. Les histoires d'ouvriers qui en ressortent, croisant histoire individuelle et histoire(s) collective(s), permettent d'articuler, selon les générations, les transformations de ce que Boltanski et Bourdieu appellent, reprenant la terminologie marxiste, les « structures objectives » (conditions économiques, transformations de la technique, éducation et modalité de transmission) avec les stratégies mises en œuvre par les ouvriers pour s'y adapter. La connaissance de ces structures est indispensable pour saisir, ensuite, le contenu des interactions face-à-face au sein de l'usine. Ils sont l'occasion, en outre, de présenter les modes d'apprentissage et de transmission, les transformations techniques et sociales du travail, ainsi que la manière dont se sont construites les catégories de savoir-faire utilisées dans le « jargon du métier » (*lughat al-sinâ'a*). Pour l'exposition, je suis partie de la narration des ouvriers, récits de pratiques en situation, évocations du passé fréquemment reconstruites et qui, souvent, ne peuvent se comprendre que par comparaison avec la présente crise. C'est donc à partir du présent que cette narration permet d'éclairer les modalités de présentation de soi, ainsi que le rapport des ouvriers au *turâth*. C'est pourquoi, si l'ordre général de présentation est chronologique, j'opère néanmoins de constants va-et-vient avec le présent.

### ***1. Avant la nakba : le modèle de la transmission familiale***

Hiérarchie, transmission et monopole familial, relations de protection et de paternalisme : C'est ainsi que Beshara Doumani décrit l'organisation du travail pour le « relativement petit groupe d'ouvriers des savonneries, qualifiés et semi-qualifiés qui tenaient les postes-clé<sup>792</sup> dans la fabrication du savon », aux siècles derniers :

[La position des ouvriers] dépendait d'une hiérarchie interne fondée sur le type de travail accompli, le profil familial, et des liens de clientélisme<sup>793</sup> avec les propriétaires de savonneries. Leur capacité à se tailler un espace privilégié au fil du temps est illustré par le fait que la plupart de ces ouvriers appartenaient à des familles qui monopolisaient différents stades du processus de production, depuis bien avant le XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la période du Mandat au XX<sup>e</sup> siècle<sup>794</sup>.

---

<sup>792</sup> *the core jobs*

<sup>793</sup> *patronage ties*

<sup>794</sup> Doumani, B., 1995, *op. cit.*, p. 197-198.

## 1°) L'organisation traditionnelle du travail : hiérarchie ouvrière et monopoles familiaux

La stricte division des tâches entre le haut et le bas (qui existe toujours à l'heure actuelle) provient d'une organisation du travail héritée du passé : « A l'intérieur de l'usine », écrit Doumani, « le travail était organisé en deux groupes : ceux qui travaillaient « en bas », à la cuisson et ceux qui travaillaient « en haut », avec le savon cuit<sup>795</sup> ».

En bas, au rez-de-chaussée, se trouvaient les ouvriers responsables de la cuisson. Ils constituaient une équipe (*joq*) sous la responsabilité d'un chef, le *ravyis*, qui « tournait » de savonnerie en savonnerie, selon les demandes de travail. Ces ouvriers provenaient généralement des familles Fatâyer, 'Asî, Hudhud, Takrûrî, Ma'ânî, Marmash, Ghalayânî, spécialisées dans la cuisson. Doumani précise que le *ravyis* provenait généralement d'une des trois premières familles. En haut, au premier étage, se trouvait la deuxième équipe, celle qui se chargeait de découper et d'empiler les savons pour le séchage, ainsi que de les emballer pour le transport. Les familles Tbeîla, Hijâzî, 'Annâb, Kukhun étaient spécialisées dans la découpe. La plus célèbre était la famille Tbeîla, au point qu'il est devenu d'usage d'appeler les ouvriers de la découpe *tbeîliyya*, appellation qui persiste de nos jours. Même si ouvriers du haut et du bas sont soumis au même mode de paiement à la tâche (*muqâwala* ou « à la *tabkha* », suivant les catégories indigènes), après la cuisson du savon, les ouvriers du haut, de statut inférieur, touchaient un salaire moindre.

Les ouvriers des savonneries étaient payés en liquide et en nature après chaque cuisson. On n'a pas d'information sur le montant du paiement pour chaque type de travail, mais nul doute que ce montant différait substantiellement suivant la hiérarchie du travail<sup>796</sup>...

Doumani mentionne enfin un troisième groupe, qui s'occupe du « [travail] le moins bien payé, le moins prestigieux, et le plus difficile » : celui des ouvriers qui portent les seaux de savon liquide depuis la cuve du bas jusqu'au *mafrash* du haut et le versent sur le sol ; c'est l'opération du *bast*.

Pour les ouvriers des savonneries, la sécurité du travail et la possibilité de le transmettre de père en fils contrebalançaient les inconvénients, comme les conditions difficiles, et le mode de paiement à la tâche. Le *ravyis*, selon Doumani, était le « *leader* incontesté<sup>797</sup> » à l'intérieur de la stricte hiérarchie. Il était le seul intermédiaire reconnu entre

---

<sup>795</sup> *Ibid.*, p. 199, déjà cité *supra*, p. 51.

<sup>796</sup> Doumani, B., 1995, *op. cit.*, p. 200. Cette ancienne tradition est toujours en vigueur à l'heure actuelle : les ouvriers de la cuisson touchent un salaire supérieur à celui des ouvriers de la découpe. J'y reviens plus bas.

<sup>797</sup> *Ibid.*, p. 199.

le patron et les ouvriers : cet arrangement permettait au propriétaire de réduire les éventuels conflits avec les ouvriers du haut comme du bas, et de les régler à l'amiable. On trouve une description similaire de l'organisation du travail dans le fascicule d'Husam Sharîf. Même s'il renvoie, lui aussi, à la différenciation entre le bas et le haut, Sharîf distingue cependant non pas trois, mais quatre équipes : il y ajoute les ouvriers chargés d'emballer chaque morceau (*falqa*) de savon dans une feuille de papier estampillée à la marque de la savonnerie. L'opération de l'emballage, précise Sharîf, est « considérée comme relativement récente ». Le papier d'emballage aurait été introduit au milieu des années 1920, pour éviter les contrefaçons<sup>798</sup>.



**Document 12. Emballage du savon à la savonnerie Shaka'a, années 1920. (Source : Sarah Graham-Brown, *Palestinians and their Society, 1880-1946: A Photographic Essay*, London and New York, 1980, p. 114).**

---

<sup>798</sup> Sharîf, H., 1999, *op. cit.*, p. 45.

Beshara Doumani, dans sa description de l'organisation du travail, fait état de « (...) l'impressionnante continuité du contrôle, par quelques familles, sur le nombre limité de postes dans la savonnerie<sup>799</sup> ». Il ajoute cependant :

(...) avec l'expansion du secteur de la manufacture du savon, le contrôle familial sur ces postes diminua, et au début de la période mandataire les principaux propriétaires de savonneries préférèrent importer des ouvriers qualifiés d'Égypte plutôt que de céder aux grèves locales et aux demandes de meilleures salaires<sup>800</sup>.

### ***Les ouvriers égyptiens (2)***

On a déjà évoqué, dans la première partie, l'arrivée à Naplouse d'Ahmad al-Iskandarânî et de Fahmî al-Masrî, ouvriers amenés d'Égypte par le Hajj Nimr al-Nâbulî et Ahmad al-Shaka'a<sup>801</sup>. Rappelons que c'est le Hajj Hasan al-Masrî (l'un des fils de Fahmî al-Masrî) qui me raconta, le premier, en détails, l'arrivée à Naplouse de son père et de son grand-père maternel. Dans le petit monde des ouvriers (en particulier du haut), cette histoire est un épisode connu, et ce pour deux raisons : tout d'abord pour les améliorations (*tahsînât*) que les ouvriers égyptiens auraient apporté dans le travail du haut ; Fahmî al-Masrî (« l'Égyptien ») y gagna son *laqab* (surnom) de '*amm al-sinâ'a*' (« oncle de l'industrie »). Ensuite parce qu'ils auraient, selon la légende locale, contribué à affaiblir les monopoles familiaux sur la découpe, en particulier celui de la famille Tbeîla<sup>802</sup>. Le Hajj Hasan al-Masrî en disait : « En 1920, ils [les Tbeîla] ont commencé à vraiment prendre de haut les propriétaires des savonneries, et ils ont demandé à être payés en or...<sup>803</sup> »

Il n'est pas inutile de rappeler ici l'enjeu non seulement symbolique, mais aussi très matériel de la revendication d'un paiement en or par les ouvriers Tbeîla : la livre égyptienne, qui prévalait à l'époque, était en effet indexée sur la livre sterling dévaluée à cause de la guerre. De manière générale, la monnaie dans laquelle sont payés les ouvriers des savonneries est un enjeu récurrent, à la fois de valorisation symbolique et de maintien du niveau de vie. A l'heure actuelle, où l'Autorité palestinienne ne peut frapper monnaie, et où plusieurs monnaies sont en concurrence dans les Territoires palestiniens occupés, les ouvriers des savonneries sont payés non pas en shekels israéliens mais en dinars jordaniens, monnaie, sinon « forte », du moins « solide ».

---

<sup>799</sup> *the limited number of soap-factory jobs*

<sup>800</sup> Doumani, B., 1995, *op. cit.*, p. 201.

<sup>801</sup> Voir *supra*, Première partie, « Les ouvriers égyptiens (1) », p. 133.

<sup>802</sup> Je ne m'arrête pas ici plus avant sur ces deux thèmes, que je développe un peu plus loin.

<sup>803</sup> Entretien avec le Hajj Hasan al-Masrî, 2006.

Selon Hishâm Tbeïla, ancien ouvrier à la découpe âgé d'une cinquantaine d'années, aujourd'hui paralysé des deux jambes à la suite d'une opération de la hernie discale qui tourna mal (de nombreux ouvriers à la découpe souffrent de maux de dos<sup>804</sup>), l'« importation » d'ouvriers égyptiens ne cassa pourtant pas le monopole Tbeïla sur la découpe.

« Avant, ils étaient un petit groupe (*majmû'a qalîla*) qui travaillait (...) pour la découpe du savon (*fî shaghalat taqtî' as-sâbûn*). (...) à la base il n'y avait qu'eux qui travaillaient dans ce truc. (...) Et donc ils monopolisaient la situation parce qu'il n'y avait qu'eux pour le faire. C'est pour ça que des commerçants ont amené [des ouvriers] d'Egypte... pour qu'ils fassent concurrence à ceux qui étaient ici...

- *Et ça a marché ?*

Non non non... ceux qu'ils ont amenés, c'était seulement deux ou trois, c'est tout, pas plus... Ce n'était pas vraiment un pouvoir... Ce pouvoir est resté à la famille Tbeïla. Il y a des gens qui ont appris (...) La famille Kukhun et la famille Masrî. Ensuite bien sûr, il y en a deux-trois de la famille Sakhl, comme ça... mais c'est récent, depuis trente ans environ c'est tout, pas plus<sup>805</sup>...

Les monopoles familiaux sur le travail du savon, ainsi, n'ont pas été brisés d'un coup. L'arrivée des ouvriers égyptiens a bien plutôt ajouté, aux familles qui se les partageaient (en particulier les Tbeïla et les Kukhun), une nouvelle famille, celle des ouvriers appelés Masrî de par leur origine égyptienne. De fait, c'est bien le nom de *tbeïliyya* qui est resté, dans le jargon du métier (*lughat al-sinâ'a*) pour désigner les ouvriers à la découpe.

## 2°) Garder la profession familiale

Le premier modèle d'entrée dans le métier du savon est un modèle de transmission familiale, prégnant chez les ouvriers et anciens ouvriers de plus de soixante-dix ans.

« A l'époque j'étais un gamin... Le garçon, il apprend toujours ce que fait son père. Quand il apprend ce que fait son père, ça continue (*bittam mustamirra*). Moi mon père m'a appris, et ensuite moi j'ai appris à Mohannad. Mohannad a pris ma succession chez les Masrî, quand je suis tombé malade, mon fils avait tout appris et il a pris ma suite<sup>806</sup>. »

C'est Mohannad al-Kukhun, jeune ouvrier à la découpe à la savonnerie Masrî, qui m'avait amenée, en septembre 2005, à la maison familiale, afin de faire un entretien avec son vieux père, alors âgé de près de quatre-vingts ans<sup>807</sup>. Abû Mahmûd al-Kukhun a travaillé toute sa vie comme ouvrier à la découpe. Il avait suivi le chemin de son père et de son grand-

<sup>804</sup> Voir *infra*, « “Ce travail, on en sort soit à l'hôpital soit au cimetière”... », p. 400 et suivantes.

<sup>805</sup> Entretien avec Hishâm Tbeïla, juillet 2006.

<sup>806</sup> Entretien avec Abû Mahmûd al-Kukhun, septembre 2005.

<sup>807</sup> Abû Mahmûd al-Kukhun est décédé en 2007.

père dans le travail du savon, avant de transmettre le métier à son fils. Si la famille Kukhun était, on l'a vu un peu plus haut, spécialisée dans la découpe, le témoignage d'Abû Mahmûd prouve qu'il y avait toutefois des passages d'une spécialisation à une autre, au sein du groupe des ouvriers : son grand-père « faisait la cuisson (...) il était *rayyis*<sup>808</sup>. »

Lorsque Abû Mahmûd commença à travailler, la préservation de la profession dans la famille (le terme employé par Abû Mahmûd est *istimrâr*, « continuation ») était un choix logique. « A l'époque des Anglais », c'est-à-dire celle du Mandat, époque où la famille Nâbulî exportait son savon en Egypte, l'industrie était dans une relative prospérité : « J'ai travaillé chez le Hajj Sâlim al-Nâbulî, le Hajj Nimr al-Nâbulî<sup>809</sup> ». Au moins l'un des fils de la famille reprenait donc la profession, comme c'était le cas avec d'autres types de métier (tailleur, boulanger...). Suivant le modèle de la transmission, le père prenait en charge l'apprentissage de son fils. Abû Mahmûd, ensuite, enseigna à son tour le métier à son fils Mohannad.

Cette reprise du travail familial n'était pourtant pas exempte de la pratique éventuelle d'autres métiers présents dans la famille : le père d'Abû Mahmûd possédait également un atelier de tapis dans le quartier Qariûn de la vieille ville. La possession de ce deuxième métier permettait de trouver une solution de rechange dans les périodes de crise, où la production de savon diminuait. Abû Mahmûd me donna l'exemple de la deuxième guerre mondiale :

« Le travail du savon a diminué. Il n'y avait plus de travail. Il y a des travailleurs (...) dans le savon qui sont descendus au port<sup>810</sup>, ils ont commencé à travailler comme porteurs. Nous on avait un métier (...), on travaillait dans les tapis. On n'est pas descendus comme eux ; on a continué à garder [notre] travail (*tammeina muhâfizîn 'ala-l-shughûl*). On a gardé les boutiques qu'on avait<sup>811</sup>. »

Abû Mahmûd raconte qu'il recommença à travailler dans le savon grâce à une figure célèbre parmi les ouvriers : Fahmî al-Masrî.

« Quelqu'un qui s'appelait Fahmî al-Masrî est venu me voir ... Il travaillait chez Shaka'a. Il m'a dit : « (...) tu veux venir nous aider ? » Quand il a demandé après moi (*lamma sa'al 'annî*), on lui a dit « c'est un travailleur très fort (*shaghîl gada'*) ». Ils m'ont appelé... Je suis descendu avec lui. J'ai commencé à travailler avec la savonnerie Shaka'a<sup>812</sup>. »

Le même genre de trajectoire se présente pour les ouvriers de cuisson, comme en attestent les propos d'Abû Mûsâ al-Sakhl, le père de Mûsâ. De la même génération qu'Abû

---

<sup>808</sup> Entretien avec Abû Mahmûd al-Kukhun, septembre 2005.

<sup>809</sup> *Idem.*

<sup>810</sup> Il s'agit du port de Haïfa, à l'époque de la Palestine historique.

<sup>811</sup> Entretien avec Abû Mahmûd al-Kukhun, 2005.

<sup>812</sup> *Idem.*

Mahmûd (il est né au début des années 1930), il raconte : « J'étais à l'école. Mon père était vieux... [il m'a dit] tu viens m'aider à la savonnerie c'est mieux pour toi que l'école. J'ai quitté l'école et je suis allé avec lui à la savonnerie<sup>813</sup>. »

### *Le processus d'apprentissage*

Les récits des débuts sont aussi récits d'apprentissage. Abû Mûsâ travaille au début comme *rashâsh*, « au *jift*<sup>814</sup> ». Le *rashâsh* était l'ouvrier qui alimentait le foyer (appelé *qammîm*) sous la cuve remplie de savon liquide, en y jetant des combustibles, souvent des noyaux d'olive ou du *jift*. Cette tâche relativement simple était généralement dévolue aux apprentis ouvriers (à la cuisson principalement). On retrouve une description similaire dans de nombreux récits d'ouvriers à la cuisson. C'est le cas d'Abû Samîr, le doyen des ouvriers à la savonnerie Tûqân (il est âgé de plus de soixante-dix ans) : « La première chose que j'ai travaillée, c'était au *jift*... celui des olives... on allumait le feu et on le jetait comme ça (*geste*)... et on laissait le feu allumé...<sup>815</sup>. »

Ces débuts dans le travail, au *jift*, près du foyer ardent qui chauffe la *halla*, ont laissé en général un souvenir assez fort à l'apprenti, jeune garçon de moins d'une quinzaine d'années, le *sabî*. L'apprentissage d'un métier (*mihna*) « à la main » (*yadawiyya*) comme celui du savon passe, selon Maha Kayal, par trois étapes de la connaissance technique. L'apprenti ouvrier est tout d'abord *sabî*, il accomplit des petites tâches sous la direction du *mu'allim* (contremaître). Lorsqu'il maîtrise suffisamment d'étapes de fabrication, le *sabî* devient *sinâ'i'î* (littéralement « artisan »). Le passage de *sinâ'i'î* à *mu'allim* nécessite, selon Kayal, en plus de l'habileté technique (*mahâra*), la capacité à s'occuper d'un capital pour conduire un travail indépendant<sup>816</sup>.

Abû Murâd, responsable de la cuisson à la savonnerie Shaka'a, me raconta :

« J'avais peur, je ne connaissais personne sauf mon « proche » (*qarîb* : désigne quelqu'un de la famille), je voyais le feu et je me demandais ce que je devais faire... pendant une semaine je me suis demandé si j'allais revenir ; s'il n'avait pas été là je ne sais pas si je serais retourné<sup>817</sup>. »

---

<sup>813</sup> Entretien avec Abû Mûsâ al-Sakhl, 2005.

<sup>814</sup> Rappelons que le *jift* est le résidu solide d'une première pression des olives.

<sup>815</sup> Entretien avec Abû Samîr, ouvrier à la cuisson à la savonnerie Tûqân, 2005.

<sup>816</sup> Kayal, M., 2002, *op. cit.* p. 27 et suivantes.

<sup>817</sup> Entretien avec Abû Murâd, 2005.



Après avoir travaillé comme *rashâsh*, l'apprenti apprend ensuite comment verser l'huile dans la cuve, en utilisant les seaux (*delû*) prévus à cet effet. Selon un modèle fréquent dans l'apprentissage des métiers artisanaux, il est généralement pris en charge par son père ou un proche (*qarîb*), qui lui montre le travail jusqu'à ce qu'il en maîtrise l'essentiel. D'apprenti payé en nature, il devient ensuite *sinâ'i'i* : il peut constituer une équipe (*joq*) et commencer à travailler en association avec d'autres. Abû Samîr décrit ce processus d'apprentissage par la pratique continue, essais et erreurs :

« (...) il n'y avait pas le moteur qui pompe l'huile, et la verse au-dessus de [la cuve]... on utilisait le *delû* (seau)... et les jarres comme ça... on les remplissait... et on mesurait « un, deux, cinq, cent... » (...) On remplissait deux seaux (...).

J'ai donc porté les deux seaux et je suis allé pour (...) les verser dans la *halla*. (*Il hésite*) Pour dire les choses exactement, il faut que tu viennes pour mettre les deux seaux comme ça sur les bords de la *halla*, et tu les vides comme ça (*il montre par gestes*). (...) Et moi (...) je suis monté sur le bord... (*Il s'esclaffe*) Eh quoi, je voulais les verser... « Hé mais '*ammî* [mon garçon<sup>818</sup>] où vas-tu ? » a dit le *mu'allim*. Je lui ai dit... : « Eh bien... tu n'as pas dit que je dois... c'est comme ça que... » Il a dit : « mais non *ya 'ammî*, pas comme ça, viens... mets les deux seaux comme ça... et vide-les comme ça... et reviens. » Et j'ai commencé à faire ça. Comme il m'a dit, j'ai commencé à travailler (...).

J'ai un peu grandi. Je suis devenu un jeune homme, et j'ai commencé à faire comme eux, à prendre l'huile du puits... et à mesurer avec la jarre comme ils mesuraient eux... »

« Comme ça », faire « comme eux » : la conjugaison des essais (*tajarrub*) et de la répétition (*takarrur*) crée chez les ouvriers de la cuisson cette connaissance pratique, qui est aussi mémoire pratique des gestes à accomplir. « Ce n'est pas un apprentissage scientifique, mais tout par la pratique (...) À force de regarder, on apprend », disait Abû Murâd<sup>819</sup>. C'est ainsi que le Hajj Mo'âz al-Nâbulî me décrit aussi le « parcours-type » d'apprentissage du métier de la cuisson : le *rashâsh* devient ouvrier de cuisson, *sinâ'i'i*. Le *râyyis* « entraîne » (*ydarrib*) les plus jeunes, en général ses fils.

L'organisation du travail en bas s'est aujourd'hui simplifiée. Aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, l'équipe (*joq*) du bas comptait une petite quinzaine d'ouvriers, qui étaient eux-mêmes répartis selon une spécialisation des tâches<sup>820</sup>. C'étaient eux qui recevaient l'huile apportée des villages par les paysans, la pesaient et en vérifiaient la pureté<sup>821</sup>. L'ouvrier chargé de cette tâche s'appelait le *shayyâl*. Comme la « qualité, pureté, et [le] prix » de l'huile dépendaient de

---

<sup>818</sup> Pour la traduction de '*ammî* voir *supra*, Première partie, p. 131, note 252.

<sup>819</sup> Entretien avec Abû Murâd, 2005.

<sup>820</sup> Doumani, B, 1995, *op. cit.* p. 199.

<sup>821</sup> Sharîf, 1999, *op. cit.*, p. 45. Doumani, 1995, *op. cit.*, p. 199.

son verdict, il n'était pas rare qu'il reçoive « un petit extra » de la part des paysans<sup>822</sup>. Le Hajj Hasan m'exprima la chose crûment :

« Ceux du bas (*illî taht*). Ceux qui cuisent. Ce sont eux qui mesuraient. La moitié c'étaient des voleurs ! Je te dis ça franchement... La moitié c'étaient des voleurs ! Ils se mettaient d'accord avec le propriétaire de l'huile (*sâhib az-zayt*)<sup>823</sup> ! »

Le *rayyis* était assisté par « son<sup>824</sup> » équipe, composée selon Sharîf de trois ouvriers : le *rashâsh*, ainsi que deux autres ouvriers (les *sinâ'i î-s*) qui « exécut[ai]ent ce que leur demandait le *rayyis*<sup>825</sup> ». Selon le Hajj Mo'âz al-Nâbulî :

« C'est un groupe particulier des travailleurs. Il y a quelqu'un qui s'appelle le *rayyis* de l'industrie, et des ouvriers qui l'aident... il y a des ouvriers pour s'occuper du feu pour faire bouillir le savon, il y a des ouvriers pour aider à remuer et jeter l'eau [dans la cuve]<sup>826</sup>. »

Avant l'introduction de la soude caustique, le reste des ouvriers s'occupaient de la préparation du produit alcalin, le *qelî*.

Le reste des ouvriers écrasaient le *qelî*, le mélangeaient avec la chaux, mettaient le mélange dans des bacs de fermentation<sup>827</sup>, et acheminaient de l'eau chaude depuis le fond de la cuve de métal [la *halla*] dans les bacs. Le mélange était reversé dans la cuve, et l'opération était répétée des douzaines de fois, jusqu'à ce que le produit alcalin ait atteint le degré voulu<sup>828</sup>.

Selon Darwaza, les responsables des savonneries avaient commencé à utiliser la soude parce qu'elle était « moins chère et moins embêtante (*alkhas wa aqal ghalaba*)<sup>829</sup> ». Selon lui, on disait pourtant que le savon au *qelî* lavait mieux (*ashad tanzîfan*), et certains propriétaires auraient continué à l'utiliser « jusqu'à une période avancée de [s]a jeunesse ». Le savon au *qelî* se vendait plus cher que le savon fait avec de la soude. Darwaza ajoute cependant : « (...) mais je n'ai pas la compétence technique pour en juger (*la a'rifu faniyyan haqîqat al-amr*)<sup>830</sup>. »

La cuisson de la *tabkha*, qui durait huit jours, n'en prend plus que trois, la soude ayant une action plus corrosive que le concentré de *qelî*. Il n'y a plus de *rashâsh*, car le feu

---

<sup>822</sup> Doumani (1995) ; entretien avec le Hajj Hasan al-Masrî, ancien ouvrier à la découpe et ancien responsable syndical, 2006.

<sup>823</sup> Entretien avec Hasan al-Masrî, mars 2006. Ce genre de propos était l'une des multiples expressions de l'antagonisme entre haut et bas.

<sup>824</sup> Doumani les appelle « ses » hommes (« *his* » *men* ) (Doumani, B., 1995, *op. cit.* p. 199).

<sup>825</sup> Sharîf, H., 1999, *op. cit.*, p. 45.

<sup>826</sup> Entretien avec le Hajj Mo'âz al-Nâbulî, 2005.

<sup>827</sup> *fermentation pits*

<sup>828</sup> Doumani, B., 1995, *op. cit.*, p. 200.

<sup>829</sup> Darwaza, M., 1983, *op. cit.*, p. 78.

<sup>830</sup> *Ibid.*

qui chauffe le mélange sous la cuve, traditionnellement alimenté avec du *jift* et des noyaux d'olive, a été remplacé par une chaudière. Certaines savonneries, dont la savonnerie Tûqân, on l'a vu, ont introduit un *mixer* dans les années 1970 à la place du *dukshâb*<sup>831</sup>.



**Photo 27. La cuisson à la savonnerie Masrî**



**Photo 28. *Idem***

---

<sup>831</sup> Rappelons que c'était le Hajj Mo'âz al-Nâbulî qui revendiquait l'initiative de cette introduction.



**Photo 29. La cuisson à la savonnerie Tûqân**



**Photo 30. Le mixer**



**Photo 31. Samîr enlève de l'eau concentrée de la cuve et rajoute de l'eau claire**

### 3°) Des catégories de savoir-faire : l'expérience et la technique

La connaissance pratique acquise par l'exercice répété est désignée par les ouvriers du bas par le mot *khibra*.

#### A. En bas : l'expérience (al-khibra)

Lorsque j'assistai à la savonnerie Tûqân, les premiers jours, au travail de la cuisson, Mûsâ me délivra peu d'explications. Par la suite, pendant toute la durée de mon enquête, chaque fois que je cherchai à me faire expliquer le procédé de cuisson par un ouvrier, je n'obtins jamais que des explications très approximatives. Les quantités versées dans la cuve étaient (mis à part le volume d'huile, qui était soigneusement compté car il était important pour le calcul du salaire) estimées « à vue » par l'ouvrier en charge de l'opération. Les ouvriers à la cuisson présentaient tous, en effet, leur travail comme une affaire d'expérience (*khibra*) et de connaissance pratique, non discursive ; ils me le montraient, et cette démonstration se passait d'explications. Maha Kayal fait une remarque similaire, dans sa description du travail dans les savonneries de Tripoli (Liban). Elle attribue cette attitude au « secret du métier (*sirr al-sinâ'a*) », ainsi qu'au mode d'apprentissage de la cuisson par « l'expérience », en regardant. Elle ajoute : « On nous a dit qu'il leur [aux ouvriers] suffisait de regarder la quantité d'huile pour savoir quelle quantité d'autres produits il fallait y ajouter<sup>832</sup>. »

‘Imâd al-Masrî, le directeur de la savonnerie Masrî, opposait la connaissance pratique qu'est la *khibra* à la science (*al-'ilm*) ou savoir théorique :

« [Les ouvriers] s'y connaissent mieux que nous ; ce n'est pas de la science (*mish 'ilm 'aindhum*). Ils ne comprennent rien (*bifhamûsh*). Mais ils savent, par expérience (*bil-khibra*) ce qu'il faut mettre comme huile, soude, ce qu'il faut mettre comme eau... quand ils mélangent, comment ça devient. Ceux-là... c'est par leur expérience, pas des études ! Nous on sait qu'il y a 82% d'huile, 16-17% de soude... Parfois, l'huile n'est pas très bien... Ils s'en aperçoivent tout de suite (*bia'rifû 'ala tûl*)! Avec tout ce qu'on a étudié, ce sont eux les plus malins<sup>833</sup> ! »

Mais la *khibra* désignait aussi le critère d'expertise du *rayyis*, qui était le seul à pouvoir déterminer quand le mélange dans la cuve était prêt à être versé sur le sol. Ce qui

<sup>832</sup> Kayal, Maha, 2002, *op. cit.*, p. 151-152.

<sup>833</sup> Entretien avec ‘Imad al-Masrî, 2005.

justifiait les avantages du *rayyis* en termes de statut et de salaire était en effet sa responsabilité exclusive dans la réussite de la *tabkha*. C'était là qu'il faisait la preuve de son « expérience » (*khibra*). Il surveillait attentivement chaque étape de la cuisson ; puis, pour décider de l'état de la *tabkha*, il plongeait dans la cuve un long bâton de bois de 60 cm de long, et jugeait de la préparation d'après l'odeur qui s'en dégagait<sup>834</sup>. Sharîf précise qu'il étalait aussi un peu de préparation sur la paume de sa main :

(...) si le morceau de savon dans sa paume est élastique, ça veut dire qu'il faut un peu plus de soude. C'est l'expérience (*khibra*) du *rayyis* qui lui permet de distinguer dans les différentes étapes de la fabrication<sup>835</sup>.

Si le propriétaire de la savonnerie était en désaccord avec le *rayyis*, on en appelait à un « expert » (*khabîr*) local pour trancher. Doumani précise qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, c'était le Cheikh 'Amr 'Arafât qui faisait autorité en la matière<sup>836</sup>. C'est bien ainsi qu'à la savonnerie Shaka'a, Abû Murâd, le responsable de la cuisson, m'avait montré comment savoir que la *tabkha* était cuite : il avait prélevé dans la *halla* une petite quantité de savon, puis l'avait étalée sur sa paume. Si le mélange s'écaillait bien, m'avait-il dit, que cela signifiait que le savon était prêt. Sinon, il fallait rajouter de l'eau, ou de la soude. Le Hajj Mo'âz al-Nâbulî me fit état d'une autre manière de juger de l'état de la *tabkha*, en « goûtant » le savon avec la langue, pratique que je n'ai observée dans aucune des savonneries de Naplouse. Elle est pourtant toujours en vigueur à Alep, en Syrie. Le propriétaire de la savonnerie Fansâ, l'une des plus anciennes de la ville, avait à cœur de se montrer, comme autrefois dans les savonneries de Naplouse, dans un rapport de quasi-collaboration avec le *rayyis* car ils possédaient une même compétence, l'« expérience » leur permettant de juger de l'état de la *tabkha*. Il me montra comment tester l'acidité du mélange :

*A la savonnerie Fansâ, Alep* : Fu'âd Fansâ [le propriétaire de la savonnerie] attrape une pelle et remue un peu le savon dans la cuve, me disant qu'on voit à sa texture qu'il est presque fini. Puis il prend un peu de la pâte, la verse dans la paume de sa main et l'étale doucement, mais de manière continue, en faisant des petites boules. C'est ainsi qu'il teste le niveau d'acidité : il hume le mélange, « parfois on le goûte avec la langue » me dit-il. S'il contient trop de soude, il s'effrite ; s'il contient trop d'eau, il s'échappe et ne tient pas dans la main. Le *rayyis* remue à son tour avec une pelle et en prend un peu dans sa main, le goûte avec la langue également<sup>837</sup>.

---

<sup>834</sup> Doumani, B., 1995, *op. cit.*, p. 199. Doumani tire ses informations d'entretiens avec le Hajj Hasan al-Masrî, et avec Husam Sharîf, auteur du fascicule sur les savonneries.

<sup>835</sup> Sharîf, 1999, *op. cit.*, p. 67.

<sup>836</sup> Doumani, B., 1995, *op. cit.*, p. 199.

<sup>837</sup> Extrait de mes notes de terrains, Alep, mars 2007.



A Naplouse, le propriétaire de la savonnerie ne « goûte » plus le savon. On l'a dit, Amîn ne cachait pas son inexpérience pratique du travail. 'Imâd al-Masrî affichait sa distance avec les ouvriers, opposant une expérience (*khibra*) (dont il reconnaissait du reste la chaleur pratique) à la science (*'ilm*) acquise par les études. Il évoqua devant moi une visite du Hajj Mo'âz al-Nâbulsî à la savonnerie Masrî, au cours de laquelle celui-ci s'était livré à un étrange rituel : goûter le savon.

« Une fois le Hajj Mo'âz est venu nous voir à la savonnerie. La *halla* était pleine de savon. Il a mis sa main comme ça, et il a goûté... [Je me suis dit] « Mais qu'est-ce qu'il peut bien goûter (*eich bidûq fih ya 'anî*) ? » Il a dit : « Je veux voir l'huile » (*biddî ashûf az-zayt*). Le Hajj Mo'âz s'y connaît mieux que moi ! C'est l'expérience (*khibra*) ! Et il l'a goûté ! Il l'a goûté avec sa bouche ! Je lui ai dit : « Mais qu'est-ce que tu es en train de goûter (*shû bitduq qâ'ed*) ? » Il m'a dit : « Je goûte... Je vois l'huile ». Ceux-là, ils sont comme ça (*hadôl heik*). »

Le Hajj Mo'âz al-Nâbulsî se considérait justement, on l'a vu, comme l'un des derniers « experts » (*khabîr*) possédant la connaissance pratique permettant de réussir la *tabkha*. Alors que 'Imâd exprimait sa complète étrangeté au geste pratique révélateur de l'expérience, le Hajj Mo'âz, par la revendication du titre d'expert pour lui-même, se réclamait précisément de l'expérience des ouvriers. Et c'est bien ainsi que 'Imâd le présentait, en disant : « *Hadôl heik* » « *Ceux-là, ils sont comme ça* ».

Ces propos confirmaient le passage des générations, les transformations dans le statut de savonnier, ainsi que les représentations qui y sont liées. On a vu dans la première partie que c'était bien une tradition d'anciens savonniers, « hommes de métier » (*rijâl mihna*), maîtrisant la connaissance pratique du *rayyis* symbolisée par le geste de goûter le savon, que le Hajj Mo'âz opposait à la connaissance seulement théorique et simpliste des actuels propriétaires qu'il appelait des « hommes d'affaires » (*rijâl i'mâl*). Des affaires qui, pour prospères qu'elles soient, n'ont plus grand-chose à voir avec le savon. Sans revenir plus avant sur ce thème, soulignons simplement ici que le degré d'expérience, connaissance issue de longues années de pratique et qui se passe de science (*'ilm*) et de mots, se définit par le geste, en particulier celui de « goûter » le savon, sans recours à un instrument de mesure mais par la simple utilisation du corps.

## **B. En haut : l'art ou technique (al-fann).**

La première fois que j'assistai, à la savonnerie Tûqân, au travail du haut, j'arrivai à sept heures moins vingt. Les ouvriers avaient déjà raclé la surface du *mafrash* afin de

l'égaliser, puis balayé les copeaux de savon. Fawwâz et Cheikh Ayman prirent en charge mon initiation, et s'occupèrent de me dispenser les explications nécessaires. Ayman avait laissé pour moi un petit morceau de *mafrash* non balayé, et il me montra scrupuleusement les différentes opérations, me disant de photographier « étape par étape » (*marhala marhala*). Il balaya tout d'abord devant moi l'étendue de *mafrash* qu'il avait réservée, puis les ouvriers procédèrent à son quadrillage avec un fil trempé dans la teinture rouge, après avoir mesuré la taille des morceaux de savon à l'aide d'une équerre.

Tandis qu'ils me montraient le travail, le discours de Fawwâz et d'Ayman était celui de la précision. Précision géométrique de la mesure des morceaux de savon à l'équerre : Fawwâz, qui s'occupait de ce travail pour ensuite imprimer la marque du fil rouge sur le savon, en le soulevant et le laissant retomber en cadence, me fit remarquer à plusieurs reprises « *shughul handasa !* » (c'est un travail de géométrie<sup>838</sup>). Précision de la cadence, justement, avec laquelle les cubes de savon, non encore découpés, étaient ensuite tamponnés manuellement, à l'aide de deux marteaux tenus par Ayman et Shâher dans chacune des deux mains. Précision de la découpe, ensuite, des morceaux, suivant la ligne rouge laissée par le fil. Les opérations du quadrillage, du tamponnage et de la découpe se déroulaient en même temps, les ouvriers découpant les coins de *mafrash* déjà tamponnés, se croisant à reculons sans se toucher. Précision du nombre de morceaux de savon que comptent les *tanânîr* : entre 24 et 26 pour chaque *tannûr* (singulier de *tanânîr*). Fawwâz, en particulier, opposait « l'art » (dans son sens premier comme « technique<sup>839</sup> ») du travail de la découpe à la « pratique » de celui de la cuisson :

« (...) c'est un travail d'artiste (*shughul fann*), le savon... le travail artistique (*fannî*) c'est notre travail à nous... le travail de la découpe et de la disposition (*tashbîk*)... (...) parce qu'on utilise l'équerre... on utilise le compas... c'est un travail de géométrie (*shughul handasa*)... la cuisson (*tabîkh*) il faut de la pratique... mais notre travail à nous c'est un travail de géométrie<sup>840</sup>... »

Le Cheikh Ayman insista longuement sur le « coup de main » qu'il fallait pour retourner le lot de six ou douze morceaux de savon sur sa paume, avant de monter les *tanânîr*, afin de faire apparaître le tampon de la marque. Précision, difficulté et habileté, voire

<sup>838</sup> Le mot *handasa*, qui désigne le travail de l'ingénieur (*al-muhandis*), signifie dans son sens premier la forme géométrique.

<sup>839</sup> J'ai songé dans un premier temps à traduire *fann* par « technique » (comme dans l'expression *tafâsil fanniyya* généralement traduite par « détails techniques »). J'ai finalement opté (sur les conseils d'Elisabeth Longuenesse) pour une traduction par « art », dans la mesure où la notion de *fann* dénote une virtuosité qui, précisément, synthétise l'art et la technique professionnelle.

<sup>840</sup> Entretien avec Fawwâz Tammâm, ouvrier à la découpe à la savonnerie Tûqân, 2005.



virtuosité : la notion de *fann* synthétise cet entre-deux entre l'art et la technique qui caractérise le savoir-faire des ouvriers du haut par rapport aux ouvriers du bas.



Document 13. Balayer et quadriller...



Photo 32. Tamponner...



Photo 33. ... tamponner...



Photo 34. ... et découper...





Photo 35. Monter les *tananîr*



Photo 36. Les *tananîr*

*Les tbeiliyya et les ouvriers égyptiens (3) : « al-‘ummâl al-fanniyyîn » (les « ouvriers artistes<sup>841</sup> »)*

Le travail de la découpe a, lui aussi, connu des transformations au début du XX<sup>e</sup> siècle. A la différence de la cuisson cependant, ces transformations ne se sont pas traduites par des mécanisations qui auraient diminué la « fatigue » du travail. Elles proviendraient, si l'on en croit Sharîf, ainsi que la mémoire telle qu'elle a été transmise au sein du groupe des ouvriers<sup>842</sup>, d'« améliorations » (*tahsînât*) que les ouvriers égyptiens, appelés *al-‘ummâl al-fanniyyîn*, « les ouvriers artistes », auraient introduites à leur arrivée à Naplouse : le fait d'étaler sur le *mafrash* une feuille de papier avant d'y verser le savon liquide ; l'usage d'un fil trempé dans la teinture pour quadriller la surface du *mafrash* et obtenir des morceaux de taille égale - la *falqa baladiyya* (morceau du pays) ou *falqa nâbulsiyya* (morceau de Naplouse) dont la taille et le poids diffèrent selon les savonneries<sup>843</sup> ; l'arrangement du savon en *tanânîr*, ces fameuses tours à claire-voie qui facilitent le séchage. Sharîf décrit ces transformations de la manière suivante :

Des ajustements (*ta'dilât*) sont survenus dans la fabrication du savon au début du [XX<sup>e</sup>] siècle, et la découpe est devenue comme elle est maintenant, pour que les morceaux de savon soient à peu près identiques au niveau de la forme et du poids. Cela fait partie des améliorations (*tahsînât*) qu'ont apportées les ouvriers égyptiens quand ils ont commencé le travail de la découpe (...). Avant cela, l'opération de la découpe était primitive (*bedâ'iyya*) et produisait des morceaux inégaux et de poids différent. Le tamponnage de la marque se faisait après la découpe, et est passé avant. Dans le passé (*fî-l-mâdî*) le morceau pesait entre 120 et 160 grammes, et on jetait du calcaire en poudre par terre pour séparer le savon du sol, mais maintenant on utilise une feuille de papier<sup>844</sup>.

De « primitif » qu'il était selon Sharîf, le travail de la découpe est donc devenu « artistique » (*fannî*). Ce sont les améliorations novatrices apportées par les « ouvriers artistes » qui lui auraient donné le caractère qu'on lui connaît aujourd'hui. A la différence du bas, le travail du haut ne connut ensuite plus aucune modification. Aujourd'hui, les *tbeiliyya* marquent le *mafrash* au fil rouge, tamponnent, découpent, et montent les *tanânîr* comme autrefois. C'est donc à l'intérieur même du discours de la tradition que se fait la valorisation

---

<sup>841</sup> On pourrait aussi traduire l'expression par « ouvriers professionnels », en reprenant les catégories ouvrières en France qui distinguent manœuvre, ouvrier spécialisé (OS) et ouvrier professionnel (OP, ouvrier de métier très qualifié). Je suis, une fois de plus, redevable de cette remarque à Elisabeth Longuenesse. J'ai néanmoins gardé « ouvriers artistes », par souci d'uniformité.

<sup>842</sup> Voir *infra*, « 'amm al-sinâ'a (l'oncle de l'industrie), p. 450.

<sup>843</sup> Voir *supra*, Première partie, p. 194, note 440.

<sup>844</sup> Sharîf, H., 1999, *op. cit.*, p. 73.

du savoir-faire des *tbeiliyya*, qui persiste jusqu'à nos jours. Son élaboration technique s'oppose, selon les ouvriers, aux facilités de la « modernisation » du travail du bas. Notons pourtant que pour quelqu'un comme le Hajj Mo'âz al-Nâbulî, la modernisation ne s'opposait pas à la mise en œuvre de « l'expérience ». Celle-ci ne repose pas, en effet, sur le critère de fatigue ou de pénibilité du travail – qui est le fait de l'équipe en bas de l'échelle, les ouvriers du *bast* – mais bien sur une compétence plus valorisée que celle des ouvriers du haut.

## **2. Après la nakba. Contrainte économique, choix tactique : un modèle dialectique**

### **1°) Le contexte : des transformations dans les familles du savon**

Un matin de 2005, alors que je me promenais dans la vieille ville dans le but de localiser quelques anciennes savonneries, je trouvai la savonnerie Rantîssî ouverte. Sur le pas de la grande porte était assis Edward Rantîssî. Edward est le fils cadet de Khalîl Rantîssî, qui était arrivé à Naplouse avec sa famille en 1950, et avait repris en location la savonnerie 'Ashûr (précédemment louée par la famille Shaka'a) – connue aujourd'hui sous le nom de savonnerie Rantîssî ou Rantîssî-'Ashûr. Quelque temps plus tard, je rencontrai le frère aîné d'Edward, Ibrahim Rantîssî, qui possédait une boutique de bijoux en argent près de la chambre de commerce. Les deux frères étaient en froid, à cause de leur désaccord sur le sort à donner à la savonnerie familiale. Celle-ci, depuis cinq ans, ne fonctionnait plus régulièrement. Edward, qui travaillait comme comptable à l'hôpital al-Watanî de Naplouse, disait avoir été mandaté par la famille pour régler les dernières affaires de la savonnerie, afin de la fermer. Ibrahim, qui avait dirigé la savonnerie à la suite de son père jusqu'en 2000 était pourtant catégorique sur le fait que « nous ne fermons pas. Ce serait *'aib* [honteux]<sup>845</sup> ».

Rappelons que si Naplouse était le centre principal de production du savon en Palestine, des savonneries avaient existé dans d'autres villes, en particulier à Jaffa, Ramleh et Lydda. La famille Rantîssî, l'une de rares familles chrétiennes à Naplouse<sup>846</sup>, est originaire de Lydda, où elle possédait, avant 1948, deux savonneries qui produisaient un savon à l'huile d'olive de la marque Meidânî<sup>847</sup>. Khalîl Rantîssî jouissait de relations anciennes avec la famille Shaka'a, avec qui il faisait du commerce d'olives, d'huile d'olive et de savon<sup>848</sup>.

---

<sup>845</sup> Entretien avec Ibrahim Rantîssî, qui dirigea la savonnerie Rantîssî-'Ashûr jusqu'en 2000, à la suite de son père Khalîl et son oncle Ibrahim, août 2005. Pour la signification de *'aib*, voir *supra*, Première partie, p. 136.

<sup>846</sup> Naplouse compte environ 800 chrétiens, grec-orthodoxes, catholiques, latins et protestants.

<sup>847</sup> Entretien avec Ibrahim Rantîssî, *idem*.

<sup>848</sup> Entretien avec Edward Rantîssî, mai 2005.

Lorsqu'en 1948 il se vit contraint à l'exode, il se dirigea d'abord vers Ramallah, où il avait de la famille. Il y ouvrit une savonnerie où il travailla pendant un an, mais, raconte son fils Edward, « ça n'a pas marché<sup>849</sup> ». Naplouse, de par sa spécialisation ancestrale dans le savon, était un choix logique de reconversion. La famille Rantîssî profita également de l'ancienneté de ses relations avec les Shaka'a : « Le Hajj Ahmad al-Shaka'a lui a dit [à Khalîl Rantîssî] : « Pourquoi vous restez à Ramallah, venez travailler à Naplouse (...) il lui a donné la savonnerie 'Ashûr<sup>850</sup>. » C'est ainsi qu'en 1950, Khalîl Rantîssî, épaulé par son frère Ibrahîm paya le *khlu'* (compensation financière payée pour reprendre un bien immobilier en location) à la famille Shaka'a, s'installa dans la savonnerie 'Ashûr qui devint Rantîssî-'Ashûr, et commença à produire : d'abord du savon blanc (marque « les Trois pommes », Talât Tuffahât), puis, rapidement, du savon vert (de marque Ya'qûb)<sup>851</sup>.

Les années 1950 et 1960 sont marquées par l'entrée de nouvelles familles dans le travail du savon. La famille Rantîssî, frappée par l'exode de 1948, a pu se reconvertir à Naplouse. La *nakba* eut une conséquence beaucoup plus directe sur l'industrie, à savoir la fermeture du marché égyptien. Cette fermeture affecta particulièrement la famille Nâbulî, qui consacrait dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, on l'a vu, la totalité de sa production à l'exportation en Egypte. Comme l'indique Sharîf :

Après la fin de la [deuxième] guerre mondiale, l'industrie du savon commença à dépérir, car elle perdit son marché au Nord, en Egypte, et au Sud. Le dommage fut important pour les grandes savonneries qui dépendaient de l'exportation, mais de moindre importance pour les savonneries qui dépendaient du marché local et qui y avaient déjà gagné une réputation<sup>852</sup>.

Dans les années 1950, c'est également grâce à l'introduction du savon vert, savon fabriqué à partir d'une huile issue d'une deuxième presse des noyaux d'olive (l'huile de *jift*)<sup>853</sup>, que de nouvelles familles purent faire leur entrée dans l'industrie.

---

<sup>849</sup> *Idem.*

<sup>850</sup> Entretien avec Ibrahîm Rantîssî.

<sup>851</sup> Entretien avec Ibrahîm Rantîssî. La famille Rantîssî possède actuellement des immeubles près du Dawwâr, en plus de la boutique d'argent dans laquelle travaillent Ibrahîm, son plus jeune frère et ses fils.

<sup>852</sup> Sharîf, H., 1999, *op. cit.*, p. 31.

<sup>853</sup> Voir *supra*, Première partie, p. 60 et suivantes.

### *L'introduction du savon vert*

C'est Hamdî Kana'ân qui introduisit à Naplouse l'extraction d'huile depuis le *jift*, puis son utilisation pour le savon, s'inspirant en cela d'une méthode existant déjà au Liban et en Syrie<sup>854</sup>. La famille Kana'ân, une très ancienne et prestigieuse famille de commerçants à Naplouse, avait acquis sa savonnerie dans la vieille ville, à côté de celle du Hajj Sâlim al-Nâbulsi<sup>855</sup>, aux environs de 1860, tout comme d'autres commerçants de savon des familles Khayyât, Nâbulsi et 'Ashûr qui achetèrent des savonneries à la même période, profitant des transformations sociales en cours dans le Jabal Nablus<sup>856</sup>. Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en effet, la vieille élite urbaine de Naplouse (composée d'anciennes familles dirigeantes comme les Tûqân et les Nimr) connut un déclin relatif, au profit d'une nouvelle élite récemment urbanisée et de la communauté marchande. Le premier geste pour quelqu'un qui accédait à la notabilité était d'acquérir une savonnerie, entrant ainsi dans le club très fermé des propriétaires de savonneries ; ce fut le cas, on l'a vu, de la famille 'Abd al-Hâdî, qui acheta trois savonneries dans les années 1830<sup>857</sup>. La savonnerie Kana'ân fut exploitée par Dawwûd, le grand-père de Hamdî, puis par les oncles et cousins de celui-ci ; les archives de la municipalité indiquent qu'en 1932 une autre branche de la famille Kana'ân louait et exploitait la savonnerie Khayyât, dans la même rue de la vieille ville.

Selon le fils de Hamdî, Bâsel Kana'ân, c'est en travaillant comme comptable chez son beau-frère Ahmad al-Shaka'a que Hamdî Kana'ân se serait « familiarisé avec l'industrie du savon<sup>858</sup> ». Dans les années 1940, il travailla comme commerçant en textiles et en graines, essentiellement en Jordanie. En 1946-47, il revint à Naplouse et y poursuivit son commerce. C'est de ses relations avec les commerçants libanais qu'il aurait eu, en 1952, l'idée d'extraire de l'huile depuis le *jift*<sup>859</sup>. De cette huile considérée de deuxième classe, il commença à produire du savon : le « savon vert » était né.

L'introduction du savon vert à Naplouse lança la carrière industrielle de Hamdî Kana'ân. Son fils Bâsel raconte qu'il eut au départ quelques difficultés à faire accepter le

---

<sup>854</sup> Voir *supra*, Première partie, *idem*. Rappelons que l'huile de *jift* (*zayt jift*) est appelée en Syrie *zayt mutrân* et qu'elle est toujours utilisée à l'heure actuelle pour la fabrication du savon d'Alep (*sâbûn halabî*).

<sup>855</sup> Ces deux savonneries ont été entièrement détruites par l'invasion israélienne de 2002.

<sup>856</sup> Doumani, B., 1995, *op. cit.*, p. 214.

<sup>857</sup> Voir Doumani, B., 1995, *op. cit.* et *supra*, Première partie.

<sup>858</sup> Entretien avec Bâsel Kana'ân, fils de Hamdî Kana'ân et président de la chambre de commerce de Naplouse, août 2005.

<sup>859</sup> *Idem*.

nouveau produit par les habitants : « Les gens de Naplouse étaient habitués au savon blanc. (...) Finalement mon père les a convaincus que si ce n'est pas cher, ça ne veut pas dire que ce n'est pas bien<sup>860</sup>. » Petit à petit, le savon vert « prit » sur le marché. Hamdî Kana'ân mit en place une usine d'extraction de *jift* dans la zone industrielle Est de Naplouse, puis travailla d'abord en location, avant d'acheter une des savonneries du Hajj Nimr al-Nâbulî dans la vieille ville. Son frère Anwar Kana'ân, qui exploitait la savonnerie mitoyenne dans le quartier Qariûn<sup>861</sup>, se lança également dans la production de savon vert, et y prospéra : il construisit en 1955 une deuxième savonnerie dans la zone industrielle de Naplouse<sup>862</sup>. D'après son fils 'Imâd, Anwar Kana'ân se spécialisa dans la production de savon vert pour la rive Est du Jourdain (l'actuelle Jordanie) tandis que Hamdî se spécialisait sur la rive Ouest.

L'introduction du savon vert représenta une petite révolution, et créa une nouvelle situation pour l'industrie du savon à Naplouse. Sharîf décrit ce nouveau genre de savon de « deuxième classe » (*daraja tânia*) comme ayant affecté la production « de manière négative » (*salbiyyan*). Il ajoute : « Au début des années 1960, il n'y avait plus du tout de savon dans les exportations hors de la Jordanie, et toute la production était consommée localement<sup>863</sup>. »

Dans les années 1950 et 1960, le savon vert offrait une alternative locale à la perte des marchés égyptiens, même s'il était considéré comme de moindre qualité. Ce dernier point était d'ailleurs contesté par Bâsel et 'Imâd Kana'ân, respectivement fils de Hamdî et Anwar : par exemple, afin de redonner ses lettres de noblesse au savon vert, Bâsel insista lors de notre entretien, sur le fait que l'huile « verte » (de *jift*) avait une meilleure odeur que la pure huile d'olive. Un certain nombre de producteurs de savon blanc se reconvertirent donc, ou diversifièrent leur production en y ajoutant le savon vert, ce qui leur assurait un marché au niveau local. La famille 'Abd al-Hâdî, par exemple, qui exportait une grande quantité de sa production en Egypte avant 1948, se mit à produire du savon vert. C'est le cas également de certaines des savonneries Nâbulî. Sharîf précise que la fabrication du savon vert « se répandit rapidement », et que « la plupart des savonneries se sont mises à en produire. Certaines d'entre elles passèrent à la production exclusive de savon vert<sup>864</sup>. »

L'exploitation de l'huile de *jift*, bien meilleur marché, suscita également une certaine prolétarianisation du travail du savon, en permettant à des familles moins riches de louer des

---

<sup>860</sup> Entretien avec Bâsel Kana'ân, août 2005.

<sup>861</sup> Les deux savonneries appartenaient au Hajj Nimr al-Nâbulî.

<sup>862</sup> Entretien avec 'Imâd Kana'ân, fils d'Anwar Kana'ân, mai 2005.

<sup>863</sup> Sharîf, H., 1999, *op. cit.*, p. 32.

<sup>864</sup> *Ibid.*, p. 51



savonneries et de les exploiter pour leur compte. De nouvelles familles entrèrent donc dans l'industrie comme la famille Sukhtiân (qui ouvrit également une usine de *jift*) ou la famille 'Abd al-Haq, dans la fabrication de savon vert. La famille Rantîssî, peu de temps après son arrivée à Naplouse, se spécialisa dans le savon vert. Certains ouvriers profitèrent à leur tour, on l'a vu, de la diversification de l'huile<sup>865</sup>, pour accéder au statut de petits fabricants. C'est encore l'époque où un petit nombre d'ouvriers s'impliquèrent dans l'activité syndicale<sup>866</sup>.

La prolétarianisation du savon concernait tout aussi bien l'extraction sociale des familles exploitantes que le public visé : le savon vert, considéré de moindre qualité, se vendait moins cher ; « un savon pour le peuple », disait Ibrahîm Rantîssî. Le savon de Naplouse, sous la forme du savon vert, avait perdu un peu de son prestige ; il restait un investissement rentable, et c'était toujours un savon à l'huile d'olive. En outre, en étendant le domaine d'utilisation (le savon vert, rappelons-le, s'utilise pour la lessive et le nettoyage du sol), il assurait la continuité de la main d'œuvre malgré la fermeture de marchés à l'exportation. Le travail du savon vert est en effet en tout point identique à celui du savon blanc, et permettait donc d'employer les mêmes ouvriers à la cuisson et à la découpe. Le savon vert possédait également ses propres marques. Tout comme le savon blanc avait été marqué par la *hasaniyya*<sup>867</sup>, le savon vert prit le nom générique de « Kana'ân », d'après celui de son « inventeur », Hamdî Kana'ân. D'après le journal palestinien al-Fajr, cependant, le nom de Kana'ân renverrait plutôt au nom des Cananéens : « (...) toutes les savonneries produisent la marque Kana'ân parce que ce nom les réunit toutes, car les Cananéens sont les premiers habitants de Palestine<sup>868</sup>. »

Comme pour la *hasaniyya*, l'appellation générique de Kana'ân suscita des accusations de contrefaçons. L'ingénieur 'Imâd Kana'ân, fils du producteur de savon vert Anwar Kana'ân (le frère de Hamdî) m'expliqua que nombre de petits producteurs de savon appelèrent leur fils « Kana'ân » de manière à donner à leur savon ce nom de marque<sup>869</sup>. C'est que dans le contexte de l'essor du savon vert, la concurrence était rude entre fabricants ; jusqu'entre les deux frères Hamdî et Anwar. Le témoignage du Hajj Hasan al-Masrî, qui travailla plusieurs années chez Anwar Kana'ân, montre qu'ils rivalisaient à la fois sur les prix et sur la qualité, afin de produire le meilleur savon vert de Naplouse.

---

<sup>865</sup> Voir *supra*, Première partie, « Mécanisation du savon vert : des tentatives avortées », p. 161.

<sup>866</sup> J'y reviens plus loin.

<sup>867</sup> Voir *supra*, Première partie, « La *nakba* du savon : la *hasaniyya* », p. 150.

<sup>868</sup> Journal al-Fajr, 10 décembre 1986, consulté aux archives de la municipalité.

<sup>869</sup> Entretien avec 'Imad Kana'ân, mai 2005.

« Anwar Kana'ân vendait [le savon] moins cher que son frère Hamdî d'un *qersh* [piastre jordanien]. Le kilo se vendait à 14 *qersh*-s et demi (...) Anwar Kana'ân vendait à 13,5. Quand j'ai commencé à travailler chez Anwar Kana'ân, j'ai fait quelque chose d'artistique (*tfannanet fiha*), à chaque *tabkha* j'enlevais l'eau de *khamîr* avant le *bast* (...) On n'aurait jamais dit de l'huile de *jift*, ça sortait comme de l'huile d'olive. Donc dans le marché ça s'est connu, qu'Anwar Kana'ân avait gagné sur son frère, et il a commencé à prendre un *qersh* de plus que son frère. Alors que le meilleur à Naplouse [avant], c'était Hamdî Kana'ân<sup>870</sup>. »

Pour la plupart des ouvriers âgés d'une cinquantaine d'années qui n'appartenaient pas à des dynasties familiales, un deuxième modèle d'entrée dans le savon fait état d'une contrainte économique, mais où existe une marge de choix, d'intérêt et de profit personnel. Les années 1960-1970, sont en effet celles de l'essor du savon vert. Dans ce contexte de relative prospérité qui assurait la continuité du travail, le métier du savon apparaissait comme une alternative parmi d'autres ; parfois préférable à d'autres. Encore fallait-il pouvoir l'apprendre, en l'absence de transmission familiale.

## 2°) Une période florissante

### A. « Mu'allmî [mon maître] : la transmission sans la famille

L'exemple d'Abû Rashîd est à cet égard significatif : il n'était pas issu d'une lignée d'ouvriers des savonneries, mais avait commencé très tôt à travailler dans le savon, chez un ami de son père, afin d'aider à subvenir aux besoins de la famille. Il raconte ses débuts de la manière suivante :

« Je suis né en 1952. Mon père travaillait dans la construction (...) J'ai quatorze frères et sœurs. (...) et moi parmi les frères je suis au milieu. (...) Tu sais, les conditions économiques étaient difficiles. Je suis allé à l'école jusqu'à la quatrième classe [l'équivalent de notre CM1] environ, et ensuite j'ai quitté l'école pour le travail. J'ai travaillé dans plus d'un métier, mais le métier du savon, disons que ça a été celui où je suis resté principalement. (...) Mon père avait un ami qui s'appelait Abû Farûq al-Qiyyam (...) Mon père (...) quand il avait 45 ans il était malade... (...) j'étais bien obligé, mon grand frère était au Koweït... J'ai aussi un autre frère qui travaillait au *furn* [four à pain] (...) Pour ce qui est d'Abû Farûq (...). Il parlait avec [mon père] au café... [mon père] lui dit : « J'ai un garçon (...) Qu'est-ce qu'on va en faire ? » Il lui a dit : « Envoie-le moi ». (...) Il travaillait dans le savon. (...) donc bien sûr je suis descendu<sup>871</sup>... »

Une famille pauvre, des circonstances économiques difficiles, un père malade ou absent, et la nécessité de soutenir la famille : telles sont les circonstances qui ont poussé un

<sup>870</sup> Entretien avec Hajj Hasan al-Masrî, mars 2006.

<sup>871</sup> Entretien avec Abû Rashîd, ancien ouvrier à la découpe et petit fabricant de savon, avril 2005.

certain nombre d'ouvriers à entrer dans le métier du savon. Les récits des débuts, pour ceux qui ont commencé à travailler dans les années 1960, et qui n'appartiennent pas à une dynastie d'ouvriers des savonneries, se ressemblent étonnamment. Fawwâz Tammâm, ouvrier à la découpe à la savonnerie Tûqân, a dû commencer à travailler après que son père a abandonné la famille pour partir en Angleterre<sup>872</sup>.

« Personne dans la famille n'a travaillé dans le savon. Je suis le seul. J'ai travaillé dans le savon pour des raisons matérielles ... tu sais mon père est parti en Angleterre, nous étions petits... J'ai été obligé de quitter l'école, j'ai commencé à travailler (...) J'avais environ 13-14 ans. (...) J'ai travaillé dans l'emballage du savon (...).

J'ai un ami... le frère du Cheikh Ayman Abû Seîr... (...) Il était orphelin, et moi pendant ce temps, les conditions matérielles [étaient] difficiles, donc on a fait connaissance, tu sais... Moi je voulais du travail pour pouvoir (...) donner un revenu à ma famille (...) Je suis l'aîné des garçons, j'ai une sœur qui est plus âgée que moi, mais la fille chez nous ici elle ne peut pas travailler, donc... je suis l'aîné et j'ai dû travailler dans le savon.... Et j'ai commencé à apporter un revenu à ma famille<sup>873</sup> ... »

Abû Rashîd a commencé dans le travail du savon plus jeune, puisqu'il n'avait que neuf ans. Dans les deux cas pourtant, Fawwâz et Abû Rashîd se sont trouvés dans l'obligation, très tôt, de subvenir aux besoins de la famille. Et dans les deux cas, l'élément déterminant fut un ami du père, ou une rencontre, qui permit à l'enfant ou à l'adolescent d'entrer en apprentissage. Cheikh Dawwûd Abû Seîr, le frère du Cheikh Ayman, était lui-même issu, on l'a dit, d'une famille spécialisée dans la confection de pâtisseries (*halawiyyât*)<sup>874</sup>. A la suite d'une discorde familiale, le jeune Dawwûd ne voulut pas reprendre cette profession. Il suivit le frère de sa mère, qui appartenait à la famille 'Annâb réputée dans le travail de la découpe<sup>875</sup>. Fawwâz Tammâm à propos du Cheikh Dawwûd, me confia :

« Franchement je lui dois beaucoup, de m'avoir appris le métier du savon... (...) Il m'a aidé. Parce que le travail du savon, les vieux ne l'enseignaient pas, si tu remarques, [l'ouvrier c'est] soit son frère, soit son oncle lui a appris (...) C'est le travail qui continue. Donc cette personne je lui dois de m'avoir appris [le travail] car on ne l'apprend pas comme ça. »

---

<sup>872</sup> Le père de Fawwâz Tammâm a repris contact avec son fils des années plus tard. Tout au long de mes enquêtes, j'ai été particulièrement frappée par le respect et l'admiration avec lesquels Fawwâz parlait d'un père qui les avait pourtant abandonnés. Il parlait avec enthousiasme de sa réussite dans les produits pharmaceutiques, du fait qu'il avait la nationalité anglaise. Il était allé le voir une fois à Londres et sollicita plusieurs fois mon aide en 2007 pour refaire un visa pour l'Angleterre ; visa qui lui fut finalement refusé.

<sup>873</sup> Entretien avec Fawwâz Tammâm à la savonnerie Tûqân, 2005.

<sup>874</sup> Les *halawiyyât* Abû Seîr sont très connues à Naplouse ; ils sont particulièrement réputés dans la confection de *knâfa* à la commande.

<sup>875</sup> Entretien avec Cheikh Dawwûd Abû Seîr, juillet 2005.

Le modèle de la transmission familiale reste en effet toujours important ; dans la famille Tbeïla, le métier continuait à être transmis de père en fils. Lorsque j'avais demandé à Hishâm Tbeïla (il a quelques années de plus que Fawwâz) comment il avait commencé le travail, sa réponse était venue comme une évidence :

« Moi bien entendu...c'est mon père... j'ai repris le travail du savon (*akhadet shughul as-sâbûn*)

- *C'est-à-dire que ton père travaillait...*

Bien sûr... il travaillait dans le savon. Donc moi bien sûr, j'ai appris [de lui] le métier, et j'ai commencé à faire le même métier (*surt ashtghil nefis al-mihna*)<sup>876</sup>. »

Hishâm Tbeïla avait repris le travail du savon en alternant avec un autre travail familial : celui d'électricien.

« Je travaillais aussi avec mon frère dans l'électricité... et j'aidais mon père à la savonnerie. Donc... j'ai repris les deux trucs. (...) c'était comme on dit, le matin je travaillais dans le savon, et l'après-midi, après avoir fini le travail, je travaillais dans l'électricité<sup>877</sup>. »

Le travail dans une savonnerie demandait donc un apprentissage que tout le monde ne pouvait pas recevoir, à cause de la permanence de la transmission familiale. C'est pourquoi les liens sont généralement restés forts entre l'apprenti et celui qui lui apprend, qui fait alors office de véritable tuteur. Abû Rashîd avait reçu son apprentissage, à la savonnerie Fatâyer, d'Abû Farûq al-Qiyyam, qu'il appelait « mon maître » (*mu'allmî*), entendant par là « celui qui m'a appris » (*ilî 'allamnî*), « pas seulement le métier mais aussi le développement intellectuel (*at-tatawwur al-fikrî*)<sup>878</sup>... » Abû Farûq était militant communiste ; Abû Rashîd me raconta qu'ils avaient été emprisonnés ensemble plusieurs fois, et qu'ils fondèrent ensemble le syndicat des ouvriers des savonneries<sup>879</sup>. Abû Farûq, en outre, avait appris le métier directement du Hajj Fahmî al-Masrî, le '*amm*. C'était donc d'un héritage particulier, non plus familial mais professionnel, que se réclamait Abû Rashîd, comme descendant de l'enseignement du '*amm* (oncle) de la profession. « C'était le *mu'allim* de mon *mu'allim*. C'est-à-dire le *mu'allim* de celui qui m'a appris le métier<sup>880</sup>. »

Tandis que le futur ouvrier à la cuisson commençait généralement comme *rashâsh*<sup>881</sup>, il était fréquent pour les ouvriers de la découpe de commencer par l'emballage du savon, après l'école. Après cette étape, le jeune apprenti, toujours pris en charge par son *mu'allim*, était ensuite initié au travail de la découpe. Je demandai à Fawwâz :

---

<sup>876</sup> Entretien avec Hishâm Tbeïla, juillet 2006.

<sup>877</sup> *Idem*.

<sup>878</sup> Entretien avec Abû Rashîd, 2006.

<sup>879</sup> J'y reviens plus loin.

<sup>880</sup> Entretien avec Abû Rashîd, mars 2006.

<sup>881</sup> Voir *supra*, « Le processus d'apprentissage », p. 354.

- *Comment as-tu appris la découpe ? Qui te l'as apprise ?*

Eh bien... [c'est] aussi le Cheikh Dawwûd Abû Seîr. (...) il m'a dit : « Ça ne suffit pas comme revenu d'emballer le savon, tu peux faire mieux et apprendre la découpe ». Lui, il travaillait déjà à la découpe. (...) La découpe ça rapporte plus que l'emballage<sup>882</sup>. »

Le processus d'apprentissage se fait, comme pour les ouvriers de la cuisson, par étapes, et « essais et erreurs ». Le *sabî* apprend d'abord à tamponner la surface avec une main, puis avec les deux, puis à découper et monter les *tanânîr* (*tashbîk*). A la fin, il devient capable d'égaliser sur le *mafrash* à l'aide d'un instrument métallique (le *mâlaj*) le savon liquide versé par les ouvriers du *bast* ; ce que l'on appelle, dans le jargon du métier (*lughat al-sinâ'a*), « faire le *bast* ». Cette opération est considérée comme la plus délicate et la plus artistique (*aktar fanniyyan*) du travail du haut.

### **B. 1967 : rupture ou reconfiguration ?**

Les années 1960 et 1970 ont été, on l'a vu, l'époque de la prospérité du savon vert : en témoignent la construction d'une deuxième savonnerie par Anwar Kana'ân dans la zone industrielle de Naplouse en 1955, l'achat par Shakîb Ya'îsh de l'une des savonneries du Hajj Nimr al-Nâbulî dans la vieille ville, réactivant une tradition familiale d'un siècle ou deux ; il y fabriqua du savon vert. Les usines de *jift* en Palestine atteignirent le nombre de sept, dont cinq à Naplouse. La famille Kana'ân en possédait deux, entre les deux frères Hamdî et Anwar. Deux autres usines de *jift* appartenaient à la famille Huwwârî et la famille Sukhtiân. Il y avait également une usine à Hébron (la plus ancienne), et une à Ramallah, exploitée par la famille Rantîssî, puis récupérée par Hamdî Kana'ân. Les usines de *jift* ont toutes fermé dans les années 1990. 'Imâd Kana'ân rapporte :

« Le marché était excellent pour nous, vraiment une période en or, disons, le début des années 60 jusqu'aux années 70. On avait trois savonneries qui fonctionnaient en même temps à cette période<sup>883</sup>... »

Sharîf signale qu'en 1967, la production de savon diminua brièvement « pendant la guerre<sup>884</sup> ». L'occupation israélienne de la Cisjordanie, alors partie de la Jordanie, ne représenta pourtant pas tant une rupture qu'une reconfiguration durable des marchés, dans le cadre d'une amélioration graduelle de la production. Essentiellement locale depuis la *nakba*, la production du savon de Naplouse (blanc et vert) se tourna vers l'exportation sur le marché

<sup>882</sup> Entretien avec Fawwâz Tammâm, 2005.

<sup>883</sup> Entretien avec 'Imâd Kana'ân, mai 2005.

<sup>884</sup> Sharîf, H., 1999, *op. cit.*, p. 32.

jordanien<sup>885</sup> et dans une moindre mesure des pays du Golfe. Avec l'occupation de la Cisjordanie, « on considéra (...) ce qui allait en Jordanie comme une exportation<sup>886</sup>. » En 1967, en outre, les commerçants de savon touchèrent, pendant une courte période, une prime à l'exportation, ce qui leur permit de maintenir, et même d'augmenter leur production.

La quantité de savon exporté en Jordanie augmenta en 1968 (...) Cette augmentation se pérennisa en raison des besoins du marché jordanien, et de la volonté des commerçants d'exporter. En effet, ils se mirent à recevoir 30% de la valeur des produits exportés, comme encouragement à l'exportation<sup>887</sup>.

Cette aide (*da'm*) à l'exportation me fut également mentionnée par Fawwâz Tammâm et Hishâm Tbeïla, à propos de la situation de l'industrie dans les années 1970. S'ils insistaient nettement sur le fait que l'occupation de 1967 ne l'avait pas affectée, ils restèrent néanmoins très évasifs sur l'origine de l'aide en question.

**Hishâm** : A l'époque ils exportaient du savon à Amman... les usines prenaient<sup>888</sup> une aide (*da'm*) de 30%. Tu comprends ? Donc dans le travail du savon, le malin (*ash-shâter*) c'était celui qui voulait travailler, et exporter à Amman pour prendre cette aide de 30%. (...)

- *Je voulais savoir aussi... Est-ce que l'occupation de 67 a affecté la production de savon ?*

**Hishâm** : Au début... mais en 68 il a commencé à y avoir beaucoup de travail.

**Fawwâz** (*en chœur*) : Beaucoup de travail !

- *Pourquoi beaucoup beaucoup ?*

**Hishâm** : *Khalas* (avec un brin d'impatience) ils exportaient pour... les Etats arabes...

**Fawwâz** : En situation d'occupation, ils ont commencé à exporter vers les pays arabes (...) C'était un peuple occupé, tout le monde a voulu encourager la production et l'exportation...

**La femme de Hishâm** : c'était une période florissante (*fatrat izdihâr*)<sup>889</sup> ...

Ces encouragements aux exportations avaient été mis en place, m'expliqua Bâsel Kana'ân, par les autorités d'occupation (en particulier Moshé Dayan, alors ministre de la Défense) :

« Cela faisait partie de la politique de Moshé Dayan, après l'occupation en 1967, d'améliorer le niveau économique des Palestiniens pour qu'il n'y ait pas de résistance. Donc pour chaque envoi en Jordanie, considéré comme une exportation, le commerçant prenait 30%<sup>890</sup>. »

---

<sup>885</sup> C'est la configuration qui existe à l'heure actuelle, puisque plus de 80% de la production de savon de Naplouse est exportée sur le marché jordanien.

<sup>886</sup> Sharîf, H., 1999, *op. cit.*, p. 32.

<sup>887</sup> *Ibid.*

<sup>888</sup> Sur l'expression « prendre » (de l'argent, un salaire) en lieu et place de « toucher », voir *supra*, Première partie, p. 121, note 223.

<sup>889</sup> Entretien avec Hishâm Tbeïla et Fawwâz Tammâm, chez Hishâm Tbeïla, juillet 2006.

<sup>890</sup> Entretien avec Bâsel Kana'ân, janvier 2009.

L'occupation israélienne instaura en effet, après 1967, la politique dite des « ponts ouverts » (*open bridges*). Celle-ci consiste en « l'ouverture de deux ponts (Allenby et Damia) sur le Jourdain de façon à ce que les échanges nombreux (de biens et de populations) entre les populations des Territoires Occupés et la Jordanie, mais aussi le reste du monde arabe, ne soient pas interrompus »<sup>891</sup>. La politique des « ponts ouverts » s'inscrit elle-même dans une politique plus large de pacification et de normalisation économique, dont l'objectif était d'éviter les heurts et de « refouler les revendications territoriales » de la population occupée<sup>892</sup>. Nadine Picaudou précise également que « le gouvernement israélien subventionn[ait] (...) certains industriels arabes pour les inciter à exporter vers la Jordanie ; notamment des entreprises d'huile et de savon de Naplouse<sup>893</sup> ». Bâsel Kana'ân me précisa, lors de notre entretien, que certains commerçants touchaient cette aide, mais n'osaient pas le dire. Au bout de quelques temps : « (...) les gens ont commencé à se réveiller et à se dire qu'il fallait résister. Il a commencé à y avoir des grèves, des manifestations. La lune de miel était finie (*khalasat al-« honeymoon »*)<sup>894</sup>. »

Même si cela ne concerne pas directement mon propos, notons qu'au-delà d'un agacement face à la naïveté de mes questions, la gêne de Fawwâz et Hishâm montrait, significativement, la difficulté qui existe encore à l'heure actuelle à parler ouvertement des bénéfices qu'ils avaient pu tirer de l'occupation israélienne. Une difficulté à dire qui peut sembler paradoxale, alors qu'ils n'hésitaient pas, par ailleurs, à regretter ouvertement la période de l'occupation, ou à se répandre en éloges sur le droit du travail en Israël par comparaison avec la situation en Palestine<sup>895</sup>. Husâm Sharîf ne mentionne d'ailleurs pas non plus l'origine de « l'encouragement » (*tashjî'*) à l'exportation dont il fait état dans son fascicule.

L'une des conséquences économiques de l'occupation israélienne de 1967 fut, par ailleurs, la transformation des Territoires occupés en un marché pour les produits israéliens, et

---

<sup>891</sup> Signoles, A., 2004, *op. cit.*, p. 64 note 68. Aude Signoles souligne cependant que l'administration israélienne a utilisé régulièrement la fermeture de ces points de passage comme mesure de punition individuelle ou collective.

<sup>892</sup> Moshe Dayan note dans ses mémoires : « Le changement le plus significatif et le plus révolutionnaire que nous avons introduit dans nos relations avec les Arabes est sans aucun doute la politique des « ponts ouverts » (*open bridges*). Il s'agissait de la liberté de mouvements des personnes et des biens entre Israël [Dayan parle ici de la Cisjordanie, qu'il considère donc depuis son occupation comme un territoire israélien] et les pays arabe par le Jourdain ». Dayan, M., 1976, *Story of my life*, Jérusalem, p. 322. Sur ce point, voir Signoles, A., 2004, *op. cit.*, p. 62 et suivantes, où elle analyse la politique israélienne dans les Territoires occupés après 1967 à la lumière du concept d'« anti-développement » qu'elle emprunte à Sara Roy (Roy S., 1995, *The Gaza Strip. The Political Economy of De-development*, Washington D.C., Institute for Palestine Studies).

<sup>893</sup> Picaudou, N., 1982, « La bourgeoisie palestinienne et l'industrie : étude socio-historique », in Bourgey, A. (dir.), *Industrialisation et changements sociaux dans l'Orient arabe*, Beyrouth, CERMOC, p. 380.

<sup>894</sup> Entretien avec Bâsel Kana'ân, janvier 2009.

<sup>895</sup> J'y reviens plus loin.

un réservoir humain de main d'œuvre pas chère pour l'économie israélienne<sup>896</sup>. Le marché jordanien et, dans une moindre mesure, les marchés du Golfe, offraient une échappatoire à la nouvelle situation créée à partir de 1967 par la déferlante des savons israéliens et étrangers, en particulier de savons à base de graisses animales et de détergents, sur le marché palestinien. Le savon de Naplouse vert et blanc, soumis à rude concurrence sur le marché local, se tourna vers l'exportation. Malgré l'arrêt de l'encouragement financier, souligne Sharîf, celle-ci continua à augmenter, pour atteindre, en 1968, 5000 tonnes de savon blanc et 2000 tonnes de savon vert, et en 1987, 6000 tonnes, essentiellement pour l'exportation en Jordanie, et à partir de là en Arabie Saoudite et les pays du Golfe<sup>897</sup>. Sharîf précise que

(...) le nombre des savonneries qui produisaient le savon de Naplouse blanc seulement devint limité (...) La plupart des autres savonneries se mirent à produire du savon vert à l'huile de *jift*, et dans certains cas on y ajoutait d'autres huiles et graisses végétales et animales<sup>898</sup>.

L'année 1967 ne représenta donc pas une rupture : elle se situe dans le courant d'une réorientation du savon<sup>899</sup> sur les marchés de l'exportation régionale. L'introduction des produits israéliens sur le marché eut une autre conséquence : certains petits fabricants de savon vert se mirent à copier les savons israéliens, introduisant dès lors les huiles végétales et les graisses animales, ainsi que l'usage de machines, dans la production du savon de Naplouse<sup>900</sup>. La plupart des grandes savonneries, cependant, continuèrent à fonctionner à la manière ancienne dans la fabrication de savon blanc, avec pour seule mécanisation les quelques améliorations introduites par le Hajj Mo'âz al-Nâbulsi<sup>901</sup>.

Pour les ouvriers, cette relative prospérité se traduisait par le grand nombre de savonneries en activité et la fréquence des *tabkha*-s dans chaque savonnerie. Elle eut aussi des conséquences sur la valorisation symbolique du métier. Aujourd'hui où le travail du savon ne permet plus « d'ouvrir une maison » (*yftah bayt*)<sup>902</sup>, le métier est reconstruit dans le souvenir comme plus lucratif, mais surtout plus prestigieux<sup>903</sup>. Notons qu'il est difficile de connaître le nombre exact de savonneries en activité dans les années 1970. Sharîf fait état de trente-trois

---

<sup>896</sup> Sur ce point, voir, entre autres, Mansour, A., 1989, « Les conditions économiques dans les Territoires occupés », in Mansour, C. (dir.), *Les Palestiniens de l'intérieur*, Washington DONC, Institut des Etudes Palestiniennes, p. 77-97.

<sup>897</sup> Sharîf, H., 1999, *op. cit.*, p. 32-33.

<sup>898</sup> *Ibid.*, p. 33. Voir annexe 5 « Savon blanc et savon vert », p. 583.

<sup>899</sup> Notons qu'en 1968, la production de savon blanc reste plus importante que celle de savon vert.

<sup>900</sup> On l'a vu *supra*, Première partie, p. 221 et suivantes, à l'occasion du portrait de Mujtaba Tbeïla.

<sup>901</sup> Voir *supra*, Première partie, « Un retour à l'authentique ? », p. 207-208.

<sup>902</sup> L'expression *yftah bayt*, littéralement « ouvrir une maison », fait référence à la somme (souvent importante) que le jeune fiancé doit réunir afin de payer la compensation matrimoniale, d'une part, et assurer les frais de logement de la famille (achat de la maison, des meubles, parfois du trousseau de la fiancée).

<sup>903</sup> J'y reviens plus loin.



savonneries au début du XX<sup>e</sup> siècle, dont un certain nombre arrêterent leur production. Avec les petites savonneries qui commencèrent à produire du savon vert entre les années 1960 et les années 1980, Sharîf compte, à la période de l'Intifada (fin des années 1980), vingt-neuf savonneries en activité (même si certaines d'entre elles sont proches de la fin) : treize savonneries dans la production exclusive de savon vert, onze dans la production de savon blanc et vert, et seulement cinq dans la production de savon blanc<sup>904</sup>.

### ***C. Des ouvriers devenus petits fabricants***

L'essor du savon vert permit, on l'a dit, à certains ouvriers de se lancer dans la fabrication de savon pour leur propre compte. Mahmûd Fatâyer, ouvrier de cuisson à la savonnerie Shaka'a, grâce à l'aide financière de parents de la famille Qamhiyya, reprit la savonnerie Fathî et Faysal al-Nâbulsî dans le quartier Habala de la vieille ville, à la fin des années 1960. Il y travailla le savon blanc, et surtout le savon vert. En 1972, son frère Khalîl reprit en location la savonnerie Yûsufiyya, plus tard connue sous le nom de « savonnerie de la Dame » ou « savonnerie Sitt Mahfûza al-Nâbulsî ». Ouvrons une brève parenthèse pour rappeler que cette savonnerie appartenait à la famille Nimr, qui en avait fait un *waqf*<sup>905</sup>. Elle avait ensuite été exploitée par Sitt Mahfûza al-Nâbulsî, la sœur du Hajj Nimr al-Nâbulsî. D'après Sharîf, Sitt Mahfûza aurait légué à son frère une grosse somme d'argent, avec laquelle il construisit une mosquée, connue aujourd'hui sous le nom de « mosquée du Hajj Nimr al-Nâbulsî ». Cheikh Dawwûd Abû Seîr me parla également de la savonnerie de la Dame, en ces termes :

« Il y avait une savonnerie, c'était une femme qui la dirigeait... la plus grande commerçante de Palestine, elle s'appelait Mahfûza al-Nâbulsî. Si tu connais la mosquée Hajj Nimr al-Nâbulsî, c'est elle qui l'a construite. Elle l'a construite en entier, mais elle n'a pas osé (*istahat*) l'appeler Mahfûza al-Nâbulsî, elle l'a appelée du nom de son frère le Hajj Nimr... La savonnerie Sitt Mahfûza... Maintenant, c'est là qu'il y a le savon Zayn de Fatâyer<sup>906</sup>... »

Les deux savonneries Fatâyer prospérèrent dans la fabrication de savon vert. Les témoignages d'ouvriers s'accordent cependant pour dire que les fils de Mahmûd Fatâyer (chez qui le 'amm Fahmî al-Masrî travailla un temps) ne purent s'entendre sur la gestion de l'héritage familial, après le brusque décès de celui-ci. « Ce sont ses enfants qui l'ont

---

<sup>904</sup> Voir annexe 4 « Les savonneries de Naplouse et de la vieille ville », p. 577.

<sup>905</sup> Pour une définition du *waqf*, voir *supra*, Première partie, p. 66, note 100.

<sup>906</sup> Entretien avec Cheikh Dawwûd Abû Seîr, juillet 2005.

pourrie (*kharrabûhâ*) », me dit Abû Murâd. C'est aussi ce que disait le Hajj Hasan al-Masrî, le fils du 'amm :

« Ses enfants n'étaient comme il faut (*ma tala'ûsh mazbûtîn*). Il [Mahmûd Fatâyer] leur a laissé beaucoup d'argent. Il leur a laissé un terrain. Il leur a laissé des bâtiments et des immeubles. Mais les enfants ne s'entendaient pas. Il n'ont pas réussi à travailler... l'un allait par là et l'autre par là (...) ils se sont perdus. Ils ont partagé leur bien, tout ce qu'ils avaient, même le terrain ils l'ont vendu... Ils sont redevenus des ouvriers (*raja'û 'ummâl*) comme ils étaient avant<sup>907</sup>. »

La « retombée » des fils de Mahmûd Fatâyer, d'héritiers de la savonnerie familiale, au statut d'ouvriers de deuxième classe (pas même de la cuisson ou de la découpe) était vue par le Hajj Hasan al-Masrî comme un véritable déclassement. Ses propos exprimaient très nettement son mépris pour cette catégorie d'ouvriers : « Des ouvriers, oui, mais pas qui cuisent ou quoi... Malheureusement (*ma' al-asaf*), il y en a un qui emballe, un qui porte les seaux<sup>908</sup>... »

L'aîné des fils de Mahmûd Fatâyer, Abû Mahmûd, travaille aujourd'hui comme ouvrier du *bast* à la savonnerie Shaka'a. J'avais connu également son frère cadet Abû Sâmîr qui travaillait à l'emballage à la savonnerie Masrî. La savonnerie de Khalîl Fatâyer avait également, d'après le Hajj Hasan al-Shaka'a (qui y travailla ainsi qu'à la savonnerie de Mahmûd Fatâyer), connu une grande prospérité : elle est aujourd'hui toujours tenue par Abû Khalîl Fatâyer, le fils de Khalîl, qui s'y rend l'après-midi après avoir fini son travail chez Tûqân. Il n'y fait plus qu'un peu de savon en poudre (*mabshûr*) ainsi que du savon rond qu'il vend en quantités limitées.

Après 1967, on l'a vu dans la première partie, des ouvriers devenus petits fabricants introduisirent les huiles végétales et les graisses animales, ainsi que l'usage de machines dans la production du savon de Naplouse. La première Intifada en 1987, pourtant, puis l'arrivée de l'Autorité palestinienne en 1993, sonnèrent le glas des petites savonneries ; elles se trouvèrent incapables de résister à la concurrence étrangère<sup>909</sup>. Abû Rashîd fait partie de ces ouvriers qui ont cherché à profiter de l'essor du savon vert pour ouvrir une petite fabrique. Son implication dans la politique et les activités syndicales, par ailleurs, a fini par rendre son emploi difficile dans une grande savonnerie. Il a dû arrêter le travail du savon et tient maintenant une minuscule échoppe dans la vieille ville. Hishâm Tbeïla, qui avait lui aussi ouvert son « propre endroit » (*mahall ilî*), à la fin des années 1970, a dû s'arrêter, à cause de

<sup>907</sup> Entretien avec le Hajj Hasan al-Masrî, 2006.

<sup>908</sup> *Idem*.

<sup>909</sup> Voir *supra*, Première partie, « Mécanisation du savon vert : des tentatives avortées », p. 161-162.

la concurrence féroce que se livraient ces petits fabricants pour conserver une place sur un marché extrêmement étroit<sup>910</sup>.

### **3. « Je n'ai trouvé que ça devant moi »<sup>911</sup> : un travail par défaut**

Le troisième modèle d'entrée « dans le savon » est un modèle par défaut, pour les ouvriers les plus jeunes (âgés de trente à quarante-cinq ans), qui se sont « rabattus » sur ce travail, parfois après l'échec d'un projet personnel. Aujourd'hui, on l'a dit, l'âge des ouvriers permanents dans les savonneries est relativement élevé (entre quarante-cinq et soixante-quinze ans, à quelques exceptions près). Les ouvriers sont rattachés à l'une des trois savonneries qui ont pu maintenir leur travail sur une base régulière, dans la production de savon blanc, après la deuxième Intifada de 2000. Ce sont, on le sait maintenant, les savonneries Tûqân, Shaka'a et Masrî, qui ont profité de la solidité de leur capital et de leurs liens de longue date avec la Jordanie, le principal débouché du savon de Naplouse. Après janvier 2007 et la fermeture de la savonnerie Masrî, il ne reste plus à Naplouse que les savonneries Tûqân et Shaka'a qui fonctionnent de manière continue. Certains ouvriers travaillaient occasionnellement dans la savonnerie d'Anwar Kana'ân dans la zone industrielle, aujourd'hui dirigée par son fils 'Imâd.

Pour le petit nombre de jeunes ouvriers, le travail du savon constitue bien souvent la seule issue, après avoir échoué dans une autre voie. Le fait d'avoir déjà pratiqué l'emballage après l'école, ou d'avoir de la famille qui travaille dans ce domaine, encourage, bien sûr, à cette solution de repli.

#### **1°) Abû Sâlim, Mohannad : « *ma fish badîl* » (il n'y a pas d'alternative)**

Abû Sâlim, âgé d'une quarantaine d'années, travaille à la savonnerie Shaka'a depuis plus de quinze ans. Il supervise le travail de ceux qui emballent le savon, range les savons dans des cartons et des sacs, coud les sacs et s'occupe de travaux de manutention : « Je suis leur responsable [aux autres ouvriers]. Je leur donne leur salaire. En bas le directeur... il n'intervient pas<sup>912</sup>. » Abû Sâlim occupe une position d'intermédiaire à la savonnerie Shaka'a ; pourtant, à la différence de ses homologues Abû Khalîl Fatâyer (à la savonnerie

---

<sup>910</sup> On l'a vu *supra*, avec le portrait de Mujtaba Tbeïla, p. 213 et suivantes.

<sup>911</sup> Entretien avec Abû Sâlim, ouvrier à la savonnerie Shaka'a, juin 2005.

<sup>912</sup> *Idem*.

Tûqân) et Abû Salîm (à la savonnerie Masrî), il ne touche pas de salaire mensuel mais est payé comme les autres ouvriers, à la tâche. « Si je travaille, je prends un salaire, si je ne travaille pas, il n'y a pas de salaire. C'est comme ça pour nous dans le savon (*heik ihnâ as-sâbûn*) ». Les jours de *bast*, Abû Sâlim porte les seaux de savon brûlant avec les autres ouvriers : « 10 dinars pour deux-trois heures de travail, ça vaut le coup... »

Abû Sâlim est originaire de Lydda, aujourd'hui en Israël<sup>913</sup>. Son grand-père maternel travaillait dans le savon, et faisait du commerce avec la région de Naplouse. Lors de la *nakba*, l'émigration vers Naplouse fut donc une évidence. Les oncles d'Abû Sâlim continuèrent dans le savon. Lorsque son père se retrouva sans emploi, il allait, avant et après l'école, emballer à la savonnerie Masrî, suivant son oncle.

« J'ai commencé... quand j'étais petit (*wa ana sghrîr*) j'avais sept ou huit ans (...) j'allais à l'école. Quand on sortait de l'école, l'après-midi (...) on allait travailler à la savonnerie emballer du savon (...) Notre oncle travaillait à la savonnerie, je suis allé un moment avec lui, quand (...) j'ai su emballer j'ai commencé à aller tout seul...

- *C'était dans quelle savonnerie ?*

Masrî... j'ai travaillé un moment chez eux, puis j'ai bougé à la savonnerie Salhab, il y avait aussi Fatâyer qui avait une savonnerie, il y avait Habash et aussi Shaka'a... (...) L'après-midi on restait travailler. (...) Parfois on restait jusqu'à 7 heures 30 ou 8 heures du soir. Ou le matin tôt (...) Les jours de congé, par exemple le vendredi, on descendait aussi travailler. C'est comme ça que j'ai appris. (...) Un travail simple (*shughul basitiyya*). Mais où il y a de l'argent (*bas fîhâ masârî*). »

Pour Abû Sâlim, jeune garçon, venir emballer des savons était un bon moyen pour gagner un peu d'argent facilement, et aider sa famille. Ces sommes d'argent, qui lui permettaient de se « suffire à lui-même », justifiaient la peine, la fatigue et la lassitude. L'emballage est du reste un travail qui peut se faire à mi-temps, après l'école. Pendant l'été, il travaillait sur des chantiers.

« Moi mon père avait six filles et trois garçons, on était neuf enfants... Neuf... comment il pouvait s'en sortir ? Il fallait [bien] du pain (...) Pendant l'école, je n'avais que ça devant moi (*ma fish majâl illâ hay qoddâmî*). C'était pas mal, j'emballais 1000, 2000, 3000 savons... après l'école. Je prenais environ... 20 shekels ou 15... c'était bien ! Je couvrais mes dépenses (*asrif 'ala hâlî*), pour mes frères plus jeunes et même les plus âgés... Ça allait bien. »

Lorsqu'il arrêta l'école à quinze ans, en 1981, Abû Sâlim travailla un peu dans différents domaines (l'électricité, la construction), puis vers 1985-86 commença à prendre des cours de secrétariat. Il tenta également plusieurs fois, sans succès, de partir à l'étranger.

---

<sup>913</sup> C'est la région où se trouve aujourd'hui l'aéroport de Ben Gourion, encore appelé par les Palestiniens « aéroport de Lydd ».

« J'avais 17 ou 18 ans... je ne pouvais pas voyager. (...) il faut passer par les services de renseignements (...) ça n'a pas marché pour moi... (...) en 85 ma sœur s'est mariée et est partie en Espagne. Elle a essayé de me faire venir chez elle mais (...) il y a eu un problème entre mes parents et moi (...) En 88 l'Intifada a commencé...et il n'y avait plus que le savon. »

Pour Abû Sâlim, le travail du savon, « c'est la dernière chose que j'aurais pensé faire ». Il s'agit pour lui d'un travail « détesté ». C'est par contrainte qu'il s'est résigné à le pratiquer, après l'échec de plusieurs tentatives pour faire autre chose :

« Tous les chemins se sont fermés sous mon nez (*sakkarat fî wjihî at-turuq*, littéralement « à mon visage ») ! Il n'y avait rien d'autre devant moi. J'ai travaillé dans le savon, je détestais ça (*kunt akraho*) mais j'ai continué. (...) Je n'aime pas ce travail. Parce que quand j'étais petit j'ai travaillé là-dedans (...) Pendant l'Intifada : il n'y avait rien d'autre devant moi. »

Mais c'est aussi par raison : c'est un travail au revenu correct, et sa situation auprès des *mu'allim-s* n'est pas mauvaise. Avec le mariage vinrent la famille, les enfants et les responsabilités. Abû Sâlim continua donc le métier, où il trouva finalement son compte : un rapport quantité de travail / salaire plutôt bon, une certaine liberté dans les horaires : « Le savon, on gagnait pas mal (...) Quand j'ai travaillé ici... ils m'ont tout donné. (...) ils m'ont donné de bons avantages (...) et personne ne me demande rien. »

Pour Mohannad, né en 1972 et qui travaille à la découpe à la savonnerie Masrî, ce sont aussi les circonstances (*al-zurûf*) qui l'ont empêché de réaliser ses projets. Mohannad est le fils d'Abû Mahmûd al-Kukhun. Lui aussi a appris le travail du savon quand il était encore à l'école. Mohannad, cependant, n'a pas travaillé à l'emballage, mais a tout de suite appris à tamponner le savon, en commençant par le savon vert « qui est plus mou ».

« Au début je ne faisais que tamponner, puis mon père a voulu que j'apprenne la découpe. Au début une toute petite surface, puis une plus grande et ainsi de suite. Ensuite j'ai appris le *tashbîk* [comment monter le savon en *tanânîr*]. A la fin j'ai appris à faire le *bast*. Mon père avait vieilli et ne pouvait plus le faire<sup>914</sup> ».

Mohannad est l'avant-dernier de cinq garçons. Tous ses frères, ont à des degrés divers, appris le travail du savon, mais seul Mohannad a continué dans le métier. L'aîné, Mahmûd, est parti travailler au Koweït. Ses trois frères restés à Naplouse travaillent respectivement à la municipalité, comme tailleur et dans la construction. En plus de la savonnerie, Mohannad allait aussi travailler à l'atelier de couture de son grand frère.

---

<sup>914</sup> Entretien avec Mohannad al-Kukhun, août 2005.

Mohannad a passé son baccalauréat (*tawjîhî*) littéraire en 1989. Il voulait étudier l'hôtellerie en Irak, mais en 1990, la première guerre du Golfe éclata. Son père l'a donc convaincu de rester dans le savon. Mohannad étudia dans le même temps la programmation informatique « dans un institut au Dawwâr » ; mais en l'absence de possibilités de travail, il prit la suite de son père à la savonnerie Masrî. En janvier 2007, lorsque celle-ci ferma, Mohannad reprit la couture, et se fit embaucher par un atelier de vêtements dans le quartier de Ras al-'Ayn. Je le croisai une fois dans la rue après la fermeture de la savonnerie. Alors qu'il était autrefois très critique sur la fatigue que procurait le travail du savon (il avait coutume de dire : « Ce métier, on en sort soit à l'hôpital, soit au cimetière »<sup>915</sup>), il se prit à regretter devant moi l'époque de la savonnerie. « C'était plus reposant », me dit-il. « Maintenant je travaille de 8h du matin jusqu'à 9h du soir, pour 400 shekels. »

Peu d'ouvriers disent aujourd'hui aimer leur travail. On l'a vu, le métier d'ouvrier des savonneries a perdu de sa valorisation symbolique au cours de XX<sup>e</sup> siècle. Pour certains d'entre eux, ce statut représente un véritable déclassement. Mohammad, ouvrier à la découpe à la savonnerie Shaka'a, a étudié la géographie à Bassora (en Irak) dans les années 1980, profitant d'une bourse du parti Baath irakien. Il y travailla un an comme comptable, puis rentra en Palestine, où il fut emprisonné pendant huit mois dans une prison israélienne. A sa sortie de prison, se retrouvant sans travail, il suivit son frère à la savonnerie Shaka'a. Avec l'arrivée de l'Autorité palestinienne, il fut embauché comme professeur de géographie dans un village près de Naplouse. Mais, raconte-t-il :

« (...) la situation économique était pourrie (*ta'bân*), le salaire ne suffisait plus, j'ai été obligé (...) [de reprendre le travail du savon.] (...) Les circonstances (*az-zurûf*) ne m'ont pas permis de continuer... J'ai été obligé de revenir au savon. Mais ce n'est pas mon truc le savon, ce n'est pas mon truc (...) »<sup>916</sup>.

Mohammad Shakhshîr, à l'instar d'Abû Sâlim, ne se sent manifestement aucune appartenance au groupe des ouvriers. Pour lui, comme pour Mohannad et d'autres, le travail du savon est bien une solution de repli, résultant d'une possibilité familiale qui a le mérite d'exister, même si on ne peut espérer une ascension ou une sortie vers une autre carrière. Si ces ouvriers affichent clairement leur détachement de la profession, ils n'agiront cependant pas pour s'en séparer. Comme me le formula une fois Shâher : « Pour moi c'est mieux que

---

<sup>915</sup> J'y reviens plus loin.

<sup>916</sup> Entretien avec Mohammad Shakhshîr, 2005.

pour d'autres, au moins je travaille ! » Il ajoutait néanmoins : « Je cherche un autre travail. N'importe quoi ! Qui me permette de gagner de l'argent. »

## 2°) Le savon : « travail d'appoint (*shughul idâfi*) » ?

L'existence d'un deuxième travail comme complément à celui du savon est, on l'a vu, une constante de nos modèles générationnels. C'est aussi un phénomène fréquent dans d'autres catégories professionnelles, notamment chez les employés du secteur public : il touche, en particulier, de nombreux instituteurs. Face au ralentissement actuel de la production de savon, le recours à ce deuxième travail devenait quasiment indispensable, voire vital. Mohammad Shakhshîr conduisait un taxi l'après-midi : « Pour joindre les deux bouts (...) un seul truc (*shaghleh wâhdeh*) ça ne suffit pas », disait-il. Certains ouvriers, comme Mohammad, sont donc chauffeurs de taxi ; d'autres, comme Fawwâz Tammâm ou Husâm al-Masrî sont employés à la municipalité (Husâm dans la construction, et Fawwâz au département de l'eau). D'autres encore avaient ouvert un atelier ou un petit commerce. Abû Sobhî, ouvrier à la cuisson à la savonnerie Masrî, travaillait dans la menuiserie familiale juste à côté de la savonnerie. Il y retournait entre deux coups de *dukshâb*. Pour Abû Jâber, qui emballe le savon à la savonnerie Tûqân depuis environ vingt ans, le travail du savon est clairement un travail d'appoint (*shughul idâfi*) qu'il faut cumuler avec d'autres. Il travaillait avant dans le bâtiment : « C'était mieux, du sport, on monte, on descend, on se bouge... Mais avec la situation, et puis avec l'âge ce n'est plus possible<sup>917</sup>. » En 2005, il ouvrit une petite échoppe dans le quartier Est de la vieille ville. Je m'y étais rendue une fois avec Shâher, à l'occasion d'une visite à la savonnerie Salhab.

Shâher me fait entrer dans une minuscule échoppe attenante à la savonnerie [Salhab], tenue par Abû Jâber qui emballe à la savonnerie Tûqân. Dans cette petite boutique, Abû Jâber vend des ventilateurs, des bouilloires, des carafes, des multiprises, toutes sortes d'accessoires de maison d'occasion et à moitié prix. Je lui demande si les ventes marchent bien. « Ah, tu sais la situation de la ville ne permet pas... On finit le travail tôt, alors plutôt que de rentrer à la maison... » Et Shâher de terminer : « Oui, Abû Jâber s'est dit : « Ça rapporte ce que ça rapporte, c'est toujours mieux que rien<sup>918</sup>... »

À la savonnerie Shaka'a, un ouvrier pratiquait l'emballage comme travail d'appoint ; il était instituteur, comme Waddâh, le gardien de la savonnerie Tûqân. Une autre possibilité est de travailler occasionnellement dans des petites fabriques. Pour un jeune ouvrier sans

<sup>917</sup> Entretien avec Abû Jâber, juin 2007.

<sup>918</sup> Extrait du journal de terrain, juin 2007.

qualification comme Shâher, la partie n'est pas facile cependant. Les plus jeunes ouvriers possédaient rarement un deuxième travail : c'est que précisément, ils étaient souvent venus au savon faute de pouvoir trouver autre chose.

### ***Shâher (1): trouver une alternative (badîl)***

Shâher, le plus jeune ouvrier de la savonnerie Tûqân, est né en 1975. Elève apparemment turbulent, il a arrêté l'école en 1988, à treize ans, à cause de la première Intifada. « L'armée entrainait à l'école, mon père non plus ne m'a pas encouragé à continuer<sup>919</sup>... » Pendant trois ans, il travailla au village des Samaritains, puis un peu en Israël, dans la construction. Son père, Abû Mâher (le frère d'Abû Mûsâ al-Sakhl), travailla toute sa vie dans le savon, à la découpe. Quand il mourut en 1993, Chahêr rejoignit ses frères aînés Khâled et Mâher à la savonnerie Tûqân, tout en travaillant à la savonnerie Salhab de savon vert. Mâher, mécanicien, quitta la savonnerie. Mais Shâher n'a pas d'autre qualification. Depuis la deuxième Intifada, il ne pouvait pas retourner travailler en Israël. Tout comme son frère aîné Khâled qui a commencé à emballer le savon alors qu'il était encore à l'école, tout comme Mohannad et Abû Sâlim, *ma fish badîl*, pas d'alternative : il se vit obligé de continuer à la savonnerie.

Lorsque je rencontrai Shâher en 2005 avec les autres ouvriers du haut à la savonnerie Tûqân, nous nouâmes une relation particulière du fait de notre proximité en âge : il avait seulement deux ans de plus que moi, et de plus, nous étions nés le même jour de l'année, ce qui nous permit plusieurs fois de nous congratuler mutuellement le jour de notre anniversaire. En 2005 en particulier, Amîn avait fait apporter ce jour-là une énorme forêt noire à son bureau ; j'avais alors insisté pour que Shâher descende se joindre à nous. L'attitude de Shâher envers moi était différente de celle des autres ouvriers. Ces derniers, bien que très accueillants, restaient tout à fait « neutres » et n'exprimaient que rarement des plaintes. Shâher, à l'inverse, se montrait fréquemment fatigué, irrité, et se plaignait souvent de sa situation, regrettant ouvertement le travail en Israël et affirmant, lors de nos discussions, vouloir « partir ». France ? Canada ? Retourner travailler en Israël ? Il me rapportait qu'on lui disait pourtant : « Garde ton travail à la savonnerie, c'est le mieux que tu puisses faire.... »

---

<sup>919</sup> Entretien avec Shâher, 2005.



Shâher me confiait régulièrement certains de ses soucis du quotidien. Entré dans le travail du savon en 1993, il n'avait pas connu les périodes de relative prospérité qui avaient permis à ses aînés de faire des économies ; il n'avait aucune autre entrée d'argent. De fait, marié et père de deux petits garçons, Jihâd et Yûsuf (nés en 2004 et 2006), il était préoccupé par sa charge de famille. Sa femme étudiait l'économie à l'université ouverte Al-Quds<sup>920</sup> de Naplouse, et ne travaillait pas. Shâher se plaignait souvent du coût que représentaient les études de sa femme, et du fait qu'il ne parvenait pas à « suivre » (*ylaheq*), à cause de l'étroitesse et du caractère aléatoire de ses revenus. Je le voyais souvent à la porte d'entrée discuter avec Diana, qui avait, elle aussi, étudié à l'université Al-Quds ; il lui empruntait des livres pour sa femme.

En 2006, lorsque je revins à Naplouse, la situation économique générale avait encore empire<sup>921</sup>. A la savonnerie Tûqân comme à la savonnerie Masrî, le travail était en suspens. Lors de ces périodes de chômage technique, le « deuxième travail » se révélait crucial. Fawwâz Tammâm avait son emploi à la municipalité ; Cheikh Ayman travaillait à la place de son frère Dawwûd, dans la petite savonnerie que ce dernier avait ouvert en 1978, après avoir longtemps travaillé à la savonnerie Tûqân. Les nouvelles responsabilités politiques de Cheikh Dawwûd (on a vu qu'il a été élu député Hamas aux élections législatives de janvier 2006) ne lui laissaient plus le temps de s'occuper de la fabrique familiale. Shâher, en revanche, ne travaillait pas, et se trouvait particulièrement dépendant des primes qu'Amîn accordait régulièrement aux ouvriers.

En juillet de cette même année, la relation entre le comptable et Diana s'était dégradée. Elle m'expliqua qu'Abû Amjad, à cause de la situation difficile, essayait de dissuader Amîn de donner plus d'argent aux ouvriers. En 2007, après la première attaque d'Amîn, Abû Amjad avait repris la direction de la savonnerie ; les primes avaient donc cessé<sup>922</sup>. Un matin de mai 2007, Shâher demanda à me parler en privé, me disant qu'il désirait prendre mon avis sur « une petite chose » (*shaghleh sghîreh*). Nous nous assîmes sur un coin de *mafrash*, après le travail. Comme Shâher m'avait déjà plus d'une fois exprimé, en passant, l'idée d'émigrer à l'étranger, je soupçonnais qu'il allait me poser des questions sur les

---

<sup>920</sup> L'université ouverte Al-Quds (*al-Quds al-maftûha*) est une faculté d'études par correspondance. Comme son nom l'indique, n'importe qui ayant obtenu son baccalauréat peut s'y inscrire, sans que sa moyenne soit prise en compte comme c'est le cas dans les autres universités.

<sup>921</sup> Voir *supra*, Première partie, p. 148.

<sup>922</sup> Signalons qu'à l'époque, mon empathie pour Diana et les ouvriers m'avait fait, sur le terrain, totalement épouser leur cause, et a nui sans aucun doute à l'« objectivité » de mes observations. Je reviens en détail sur les raisons du conflit entre Diana et Abû Amjad, ainsi que les conséquences de la suppression des primes dans la quatrième et dernière partie.

possibilités de travail en France. Ce fut en effet le cas. Je lui répondis donc que la situation de l'emploi en France n'était pas très bonne, qu'il y avait beaucoup de chômage, etc. Je retranscris ci-dessous ce que je consignai après notre petit entretien : cet extrait de mes notes permet en effet d'introduire aux difficultés de Shâher à joindre les deux bouts, ainsi qu'aux maigres possibilités qui s'offraient à lui pour trouver un deuxième travail.

Shâher me dit qu'il réfléchit sérieusement à partir à l'étranger. (...) Le travail est de plus en plus faible, et il cherche vraiment un travail « de rechange » (*badîl*), mais il n'en trouve pas. « Je reste ici, c'est mieux que rien », dit-il, car il ne veut pas changer pour n'importe quoi. « Si je trouvais un poste d'employé (*wazîfa*) je changerais tout de suite car c'est de l'argent sûr. Mais là je ne trouve rien ».

Je lui demande s'il a pensé à être chauffeur de taxi ; il me répond qu'il n'est pas allé à l'école suffisamment longtemps pour cela. « On demande le diplôme de la deuxième élémentaire [ou dixième classe, l'équivalent de notre seconde], je n'ai fait qu'un seul semestre. J'ai même pensé à ouvrir un étal (*basta*) au Dawwâr, mais pour ça l'après midi ça ne marche pas, il faut faire ça le matin ». Il me dit que même s'il fallait partir loin de sa famille un an ou deux, il le ferait, « je ne demande rien », seulement une solution financière « deux enfants c'est de la responsabilité ».

Je lui demande aussi pourquoi il ne travaille pas avec son frère Mâher<sup>923</sup> ; mais ce dernier est dans les pièces de rechange de voiture seulement depuis les années 1990, quand est venue l'Autorité palestinienne. Avant, il travaillait aussi à la savonnerie. Il n'a pas de quoi faire travailler quelqu'un. « En Israël, peut-être qu'il y a du travail », conclut-il. Mais la situation est devenue compliquée : « Il faut une *mumagh'nata* [carte magnétique], il faut un *tasrîh* [permis]<sup>924</sup> ... »

L'exemple des tentatives de Shâher pour trouver un autre travail est révélateur de la situation d'étranglement dans laquelle se trouvent la plupart des jeunes ouvriers des savonneries, qui n'ont pas connu une période où ils ont pu économiser. Face à la difficile situation qui est la sienne, les propos et l'attitude de Shâher, caractérisés par le cynisme, dévalorisaient volontairement son métier en le montrant comme une « chose mourante » (*shaghleh mayyete*), dont on assisterait aux derniers soubresauts. Ce faisant, c'était aussi partie de l'étranglement et de l'enfermement ressentis par tout habitant de Naplouse qu'il exprimait.

Si j'avais suggéré à Shâher, un peu naïvement, d'être chauffeur de taxi, c'est parce qu'il s'agissait, on l'a dit, du deuxième travail le plus répandu chez les ouvriers des savonneries. A la savonnerie Tûqân, le chauffeur de camion Ahmad Dweikât avait un taxi ; Khâled al-Sakhl, frère aîné de Shâher en avait un aussi, dont il se servait rarement ; mais il m'avait dit vouloir le « refaire marcher si la situation restait comme ça ». C'est d'ailleurs vers cette possibilité que se tourna tout d'abord Shâher. Cependant, il lui fallait fournir son

---

<sup>923</sup> Mâher était mécanicien.

<sup>924</sup> Extrait du journal de terrain, savonnerie Tûqân, mai 2007.

diplôme pour obtenir un permis de chauffeur de taxi ; il n'avait étudié que jusqu'à la huitième (l'équivalent de notre quatrième), alors qu'il avait besoin d'un diplôme de la dixième classe. « C'est dommage, je n'étais pas mauvais à l'école, tout ça c'est à cause de l'Intifada », ajoutait-il, amer. Il songeait alors à acheter une voiture volée en Israël<sup>925</sup> et travailler avec ; puis, il se décida plutôt à passer un test de niveau (attestant qu'il avait fini la huitième classe), qui lui permettrait d'obtenir le dit permis.

Au fur et à mesure que le temps passait, Shâher semblait de plus en plus étranglé par les questions financières, en l'absence de l'importante soupape de sécurité que représentaient les primes supprimées par Abû Amjad.

Je vais m'asseoir au bureau d'Amîn. Shâher arrive, pâle et l'air déprimé. On lui dit « *salâmtak* » [« santé à toi »<sup>926</sup>], je pense donc qu'il a été malade. Je lui demande de ses nouvelles, il vient s'asseoir à côté de moi. « Tu as l'air fatigué », lui dis-je. « *Ta'bân nefsiyyan*, c'est dans ma tête que je suis fatigué », me répond-il. Je lui demande s'il est allé passer son examen de niveau pour devenir chauffeur, il me dit que non, car il doit d'abord faire un test de vue et que ça coûte « 305 shekels, 55 dinars ». « En plus je dois aussi payer 65 dinars pour l'inscription de ma femme à l'université ». Il marmonne des imprécations contre la situation (...).

[Quelques jours plus tard] Je bois le café avec Shâher et Ayman. Comme souvent, Shâher se plaint ; il me demande si Hakîm connaît des gens qui aident financièrement des familles palestiniennes. Il pense bientôt aller à Amman pour voir si son fils peut être soigné (il a un problème de strabisme). Il veut tout d'abord obtenir un permis pour aller au Mustashfa al-'Uyyûn (Hôpital des yeux) à Jérusalem ; si cela ne marche pas, il ira à Amman. « Mais c'est très cher » se plaint-il<sup>927</sup>.

Dans le discours de Shâher, cherchant, sans y parvenir, à trouver un emploi, deux thèmes étaient idéalisés de manière récurrente : le travail en Israël, qu'il connaissait, et qu'il opposait au travail à la savonnerie ; le travail et la vie « à l'extérieur » (*barra*), c'est-à-dire souvent à l'étranger (aux Etats-Unis, en Europe... Shâher envisagea même un temps de partir en Chine), qu'il ne connaissait pas, mais qu'il n'en reconstruisait pas moins comme forcément meilleurs que la « limitation » de la vie à Naplouse. Un jour qu'il discutait avec Sultân de l'époque où il travaillait en Israël, Shâher se souvint qu'une fois, il avait gagné mille shekels en une semaine (entre deux *tabkha*-s à la savonnerie). « La situation ici est pourrie (*ta'bân*), ajouta-t-il. Puis il me lança :

---

<sup>925</sup> En plus des taxis officiels, beaucoup de jeunes de la ville travaillaient comme taxi de manière illégale, en utilisant souvent des voitures volées en Israël.

<sup>926</sup> *Salâmtak* ou *salâmtik* (pour une femme) est une expression destinée aux personnes malades de manière à leur souhaiter meilleure santé.

<sup>927</sup> Extraits du journal de terrain, savonnerie Tûqân, juin 2007.

« C'est vrai ce que tu dis, que dans les autres pays il y a aussi du chômage, mais ça reste mieux qu'ici. Prends la Jordanie par exemple, tout le monde dit que la situation là-bas est pire qu'ici, mais là-bas au moins tu peux aller et venir, en Syrie, en Egypte... ici c'est ouvert sur Balata et 'Askar ! [il s'agit des deux plus grands camps de réfugiés de Naplouse, situés en périphérie]. »

En plus du mépris dans lequel Shâher, en bon Nâbulsî, tenait de manière générale les habitants des camps de réfugiés, l'évocation de « Balata et 'Askar » symbolisait l'horizon limité qu'offrait Naplouse aux jeunes travailleurs ; la misère s'ouvrait sur la misère. Shâher affichait son cynisme, du reste, également vis-à-vis de la ville en général et de ses habitants (qu'il traitait de *sha'b fâchel*, « peuple raté »). Un matin de mai 2007, alors que j'étais assise à boire le thé avec les ouvriers du haut, l'un d'eux me demanda : « Qu'est-ce qui est mieux, la France ou Naplouse ? ». Un peu embarrassée, je fis la réponse que je donnais habituellement en pareils cas : c'est très différent, les deux endroits ont leurs avantages et leurs inconvénients, etc. Shâher raila et interpella l'autre ouvrier : « Comment tu peux poser une question pareille ? Naplouse c'est une poubelle (*masbala*) ». Au-delà de ces exclamations dont il faut mesurer le caractère circonstanciel, Shâher au cours d'un entretien, m'expliqua, en toute simplicité, pourquoi il parlait autant de « l'extérieur » ou « l'étranger ».

« Je vais t'expliquer mon point de vue (...) Moi je n'y avais jamais pensé... tu imagines, de tous mes amis j'étais le seul à refuser l'idée de partir d'ici... Tu imagines... Mais j'ai été étonné quand j'ai vu un de mes amis qui est parti en Arabie Saoudite, quand je suis allé chez eux à la maison... il a construit un immeuble ! Laissez moi partir cinq-six ans, revenir ici et m'assurer... pour moi, je ne veux même pas pour les enfants... pour moi. (...) Ici je n'arrive pas à couvrir mes dépenses... C'est ce qui m'encourage à penser que vraiment ce n'est pas une mauvaise idée de penser à partir, d'assurer son avenir... Il y a des gens qui sont partis et on s'est moqué d'eux là-bas, je sais ! Mais celui qui veut travailler... eh bien il travaille... Comme par exemple quand on a parlé de la France et que tu disais que la situation est mauvaise et tout... aussi mauvaise qu'elle puisse être, ça ne peut pas être comme notre situation ici... C'est pas vrai ?

- *Je ne sais pas... Ça peut être pire aussi...*

C'est vrai... (...) mais il y a aussi ce truc psychologique que comme ça, tu vas et tu viens...tu bouges (...) Ici la routine c'est toujours la même chose, la vie c'est toujours la même chose. »

Deux élans contradictoires coexistaient dans l'aspiration de Shâher au départ : il disait vouloir « assurer son avenir », partir quelques années et revenir afin d'assumer ses responsabilités familiales. Mais dans le même temps, il lâchait vouloir partir « pour moi, même pas pour les enfants ». C'étaient bien des rêves de fuite que nourrissait Shâher. Beaucoup plus que pour sa famille, il la désirait pour lui-même, pour sortir de la routine quotidienne et inlassable que symbolisait son travail inchangé depuis des siècles, les difficultés économiques et de circulation, l'enfermement enfin qui créaient l'impression, jour

après jour, de tourner en rond. Rêves pourtant, plus que réalisme. Shâher n'abandonna ni son travail ni sa famille, mais rechercha, plutôt, des solutions provisoires à l'intérieur de l'entreprise : il fit appel à la *wasta* de Diana, qui s'était prise d'affection pour lui<sup>928</sup>. Cependant, de même qu'autrefois les primes d'Amîn, les aides ponctuelles de cette dernière ne pouvaient représenter une véritable solution.

C'est pourquoi Shâher rêvait d'émigration. « Aussi mauvaise qu'elle puisse être, ça ne peut pas être comme notre situation ici ». Plus que de difficultés financières, c'était d'un étouffement plus profond que faisait aussi état Shâher, étouffement qui poussait nombre de jeunes travailleurs de Naplouse (mais aussi d'autres villes palestiniennes) à rechercher l'émigration, quelles qu'en soient du reste les conditions.

Cette situation de blocage n'était pas de nature à favoriser la solidarité entre ouvriers. « Il n'y a pas d'entraide entre nous », soupirait Mohammad Shakhshîr, ouvrier à la découpe à la savonnerie Shaka'a. « Par exemple si quelqu'un est absent (...) on va lui prendre son salaire ». Ce manque d'entraide est conséquence de la conjoncture économique ; il a aussi des raisons plus structurelles. Le mode de paiement « à la tâche » (*muqâwalâ*) en particulier, partagé par tous les ouvriers, est un élément qui peut empêcher la cohésion entre eux, à l'intérieur d'une stricte hiérarchie héritée. Au sein d'une industrie où prédominent les relations personnelles et de paternalisme, la capacité d'organisation et d'action collective ne va pas de soi. C'est ce que nous allons essayer de comprendre à présent, à partir de la présentation des « micro-mondes » au travail à l'intérieur de la savonnerie, avec leur hiérarchie, leur système de valeurs, leur sociabilité spécifique. Ceci nous amènera, à partir du constat des conflits dans les rapports de travail entre ouvriers, à la question des possibilités de revendications et mobilisation. Celles-ci étaient déjà étroites, du fait du paternalisme présent à la savonnerie<sup>929</sup>. Elles semblent encore plus réduites à l'heure actuelle, avec la dégradation des conditions de travail dues aux conditions économiques et à la volonté de la part de certains patrons de diminuer, précisément, ce paternalisme, dévalorisé qu'il est face à d'autres

---

<sup>928</sup> J'y reviens dans la quatrième partie.

<sup>929</sup> Voir par exemple Destremau, B., 1995, « Formes de mobilisation du travail et petites industries dans les Territoires palestiniens occupés : le cas de la sous-traitance », in Blin, L., Fargues, Ph. (dir.), *L'Economie de la Paix au Proche-Orient*, Paris, Maisonneuve et Larose, Le Caire (CEDEJ) p. 101-116. Quand cette sous-traitance se fait au profit d'entreprises israéliennes (ce qui est le cas pour la majorité des entreprises étudiées par B. Destremau), ce système permet à l'entrepreneur israélien, selon l'auteur, d'utiliser des « liens qui ne sont que partiellement salariaux et ne relèvent pas uniquement de rapports de production capitaliste : rapports paternalistes, de protection, de voisinage, de confiance... » (Destremau, B., 1995, *art. cit.*, p. 115) répandus dans la plupart des petites entreprises palestiniennes.

modèles plus « capitalistes » ou « entrepreneuriaux », ou suivant une simple logique de réduction des coûts.

Au-delà de la « petite histoire » de la savonnerie à Naplouse, et de la compréhension du fonctionnement interne à son monde qu'elle permet, cette approche ethnographique très « micro » contribuera aussi, je l'espère, à une meilleure compréhension des rapports de travail au quotidien dans un cadre qui tient beaucoup du paternalisme, comme c'est encore le cas dans beaucoup de petites industries et entreprises en Palestine<sup>930</sup>.

---

<sup>930</sup> Blandine Destremau rappelle par ailleurs qu'en 1992, 87,6% des entreprises palestiniennes employaient moins de 8 personnes, 62,7% moins de 4 personnes (*ibid.*, p. 105, note 7). La situation a certes changé avec la création de firmes comme Jawwâl ou Paltel ; mais ces chiffres restent encore assez proches de la réalité.